

BULLETIN MENSUEL DES MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES AMAY-SCHOOTENHOF

Tome III. Octobre 1927. N° 6.

Tome III. Octobre 1927. N° 6.

SOMMAIRE

PAGES

I. ARTICLES.

La Canonisation du Despote Stévan Lazarévic Vissoki ...... Prof. E. Laurent .. 321
La Haute Eglise d'Allemagne .... D. Anselme Bolton 327
Le Monachisme protestant .... D. A. de Lilienfeld 331

II. MOUVEMENT DES IDÉES.

1. *Documents :* Au gouvernement de l'U. R. S. S. 340
2. *Chronique :* Orthodoxie. — En Orient. — Protestantisme. — Amérique 344
3. *Revues* 359
4. *Bibliographie* 367

III. LES ŒUVRES.

1. La vie au Monastère d'Amay 376
2. Le Congrès de Liége 376
3. Semaine d'études à Amay 380

HORS TEXTE : *Krasnaja Plochdchadj* 384

Nihil obstat :
Amay, 23 septembre 1927.
Dom F. de Wyels, O. S. B.
Lib. cens.

Permis d'imprimer :
Namur, 26 septembre 1927.
J. Cawet, *vic. gén.*

IRÉNIKON

Tome III. Octobre 1927. N° 6.

I. ARTICLES.

La Canonisation du Despote Stévan Lazarévic Vissoki.

Le 1er août, Sa Sainteté le Patriarche orthodoxe serbe, Dimitrijé Pavlovic, a procédé, dans la cathédrale de Belgrade, à la canonisation (kanonizacia) du Despote serbe Stévan Lazarévic, à la suite d'une décision prise par le Saint-Synode. C'est donc un nouveau saint inscrit au ménologe de l'Eglise serbe. Disons aussitôt que la canonisation n'est pas ici l'aboutissement de longues et minutieuses enquêtes sur la vie, les miracles, les écrits d'un serviteur de Dieu, mais un acte de l'autorité ecclésiastique proclamant que l'auréole de la sainteté est reconnue à tel personnage dont le nom sera incorporé désormais au catalogue des saints.

La cérémonie a été très simple. Après « l'agrynie » habituelle qui précède les grandes solennités de l'année, le Patriarche, entouré d'une vingtaine de prêtres et diacres, célébra l'office (sluzba) du nouveau saint, suivi de la liturgie. L'office en l'honneur du Despote Stévan Lazarévic a été composé par le Patriarche lui-même, à l'époque déjà lointaine où il était évêque de Sabac, sur la Save. Après l'Evangile, devant le représentant de Sa Majesté le roi Alexandre, les membres du gouvernement et les grands dignitaires civils et militaires, Sa Sainteté exalta les vertus et le rôle national de Stévan Lazarévic qu'il proclama « saint de l'Eglise orthodoxe serbe ». Une procession dans les rues avoisinant la cathédrale clôtura la cérémoine. Les journaux de la capitale ont souligné que seul le monde officiel a pris part à la canonisation et qu'il était regrettable que le peuple ne s'y soit pas associé.

Quelques jours après, la canonisation du nouveau saint a été notifiée par une lettre patriarcale aux Eglises bulgare, russe, roumaine et grecque.



Манасија, задужбина Деспота Стевана
(Цртеж г. Жедринског).

Le ménologe de l'Eglise orthodoxe serbe, comme d'ailleurs celui des autres Eglises orthodoxes d'Orient, contient un cer-

tain nombre de « néo-saints », dont les noms sont inscrits dans les livres liturgiques et qui sont postérieurs à la séparation des Eglises. Quelques-uns d'entre eux ne méritaient guère cette gloire posthume, Grégoire Palamas, par exemple, fondateur et défenseur d'une mystique extravagante parmi les moines de l'Athos et condamné par les conciles de sa propre Eglise. Ceux auxquels l'Eglise serbe rend les honneurs de l'autel sont surtout des types représentatifs de leur race, des personnages à caractère national dont le rôle historique a contribué à la formation et à l'agrandissement de la patrie. Et ici il faut citer en premier lieu S. Sava (1), l'organisateur de l'autonomie et de la hiérarchie religieuses de son pays, dont l'action éclipse, aux yeux des Serbes, la gloire des SS. Cyrille et Méthode.

La dynastie nationale des Mémagnides à laquelle S. Sava lui-même appartenait, a fourni plusieurs noms au calendrier serbe. Son fondateur, Stévan Mémanija, devenu le moine Siméon après son abdication, est fêté le 24/7 octobre. Son fils et successeur, Stévan « le premier couronné », frère de S. Sava, les rois Miloutine, Stévan Décanyki, le tsar Uros, fils de Douchan le Grand, sont au catalogue des saints. De même, Hélène d'Anjou, épouse d'Uroc Ier, et le prince Yovan Vladimir qui régnait sur la Zéta, à l'époque du tsar Samuel de Macédoine. La fête du prince Lazare, le héros de Kossovo, tombe au jour anniversaire de la bataille de ce nom, le 15/28 juin. Parmi les chefs religieux du peuple serbe, plusieurs archevêques et patriarches de Pec, comme Maxime, Sava II, Ianicijé, sont vénérés comme saints. Des moines, des ermites, Gabriel de Lesnovo, Yovan Bigorski, Joakim Ossogovski, contemporain du bulgare Yovan Rilski, sont aussi dans le ménologe serbe. Une autre catégorie de néo-saints est celle des néo-martyrs dont la liste est surtout très longue dans le ménologe grec. Chez les Serbes, l'un d'eux principalement jouit d'une grande popularité, Georges de Kratovo, martyrisé par les Turcs en haine de la foi chrétienne à Sofia, au XVIe siècle et dont nous avons la biographie écrite par son ami et contemporain, le prêtre Pajsija. Il est fêté le 11/24 février

Ces néo-saints dont le culte est officiellement reconnu par

(1) Mort à Tirnow, en Bulgarie, le 14-/27 janvier 1235.

les Eglises d'Orient, séparées de Rome, ne sont pas fêtés par les fractions plus ou moins nombreuses de ces Eglises, qui sont revenues à la foi catholique. Mais qu'arriverait-il au cas où l'une de ces Eglises, dans sa totalité, clergé et fidèles, reconnaîtrait la suprématie du Siège romain et en accepterait la foi, tout en conservant sa discipline et ses usages liturgiques ? La question des néo-saints dans les Eglises séparées n'a pas été envisagée dans les conciles de Lyon et de Florence. C'est surtout depuis cette époque qu'ils ont été introduits dans le calendrier. Une révision minutieuse du ménologe s'imposerait, sans aucun doute, pour chacun d'eux, avec examen sérieux de sa vie, de ses œuvres, de ses écrits, s'il en existe. Quels sont ceux dont les signes de sainteté seraient dûment authentiqués, après une pareille enquête ? Qu'on nous permette de croire que plusieurs d'entre eux trouveraient grâce devant la critique la plus sévère et la plus consciencieuse. Certains saints moines des laures de Russie, des néo-martyrs qui, dans leur bonne foi et plutôt que d'apostasier, ont préféré donner au Christ le témoignage de leur sang, ne pourraient-ils pas garder leur place sur les autels et continuer à être invoqués par les fidèles rentrés dans le giron de la Sainte Eglise ?

Pour ne parler que du ménologe serbe, une figure réellement imposante et captivante est celle de S. Sava qui par son rôle national et religieux, par ses éminentes vertus aussi, domine toute l'histoire du peuple serbe. Mais ce rôle a parfois contrecarré l'action des Pontifes romains dans les contrées soumises au sceptre des Mémagnides. Vivant dans un pays où se rencontraient et se heurtaient parfois deux grands courants de civilisation, Sava, pour des raisons surtout politiques, a cru qu'il était plus avantageux pour l'avenir de son peuple d'évoluer selon les traditions de Byzance, plutôt que de se mettre dans l'orbite de Rome. Les motifs d'ordre politique ont sûrement plus influencé sa pensée que ceux d'ordre religieux. Et l'on se demande s'il a réellement servi les intérêts de son peuple, en l'engageant dans une voie qui l'éloignait de Rome et de l'Occident. Ce peuple aurait-il été abandonné à ses propres forces dans sa lutte héroïque contre l'Islam, si des liens puissants l'avaient rattaché à l'Occident ? Quoi qu'il en soit, le culte de S. Sava est profondément ancré dans l'âme serbe. Il est le saint national par excellence et tout un

cycle poétique s'est constitué autour de son nom. Mais il attend encore son historien qui, le dégageant des brumes de la légende, lui restituera sa véritable figure et parviendra peut-être à atténuer l'importance de certains faits devant lesquels un catholique ne peut rester indifférent.

Il se peut que pour beaucoup de lecteurs de notre Revue, encore peu familiarisés avec l'histoire des peuples balkaniques, le néo-saint qui vient de prendre place au ménologe, aux côtés de S. Sava et des autres néo-saints de l'Eglise orthodoxe serbe, ne soit qu'un inconnu. Sa vie est intéressante à plus d'un titre. Nous en donnerons un simple résumé en nous inspirant du « zitijé » (biographie) dont l'auteur est le moine Constantin le Philosophe, contemporain du Despote et son ami.

Le Despote Stévan Lazarévic († 1427), surnommé « Vissoki » à cause de sa haute taille, était fils du prince Lazare, décapité à Kossovo, le 15/28 juin 1389, et de la princesse Milica. Il avait un frère du nom de Vouk. Parmi les conditions imposées par le Sultan Bayazit à la veuve du prince Lazare, il était stipulé que la Serbie payerait désormais tribut, qu'un contingent de troupes serbes serait toujours à son service et que sa plus jeune fille Olivéra entrerait au harem impérial. Stévan, qui n'était pas en âge de régner à la mort de son père, fut confié par sa mère aux moines les plus savants du royaume. Ils en firent un prince vertueux, ami des lettres. Jamais il n'oublia ce qu'il leur devait, et son plus grand plaisir fut toujours de vivre en leur compagnie. A la tête des troupes serbes, Stévan prit part à la bataille d'Angora (28 juillet 1402) où le Sultan Bayazit, vaincu, tomba aux mains de Tamerlan. Profitant de la faiblesse des Turcs, après cette retentissante défaite, il rentra dans son pays, rompit les liens de vassalité et s'allia à la Hongrie, à Venise et à Byzance. Son règne fut bienfaisant au plus haut point. Il entreprit une série de réformes qui en peu de temps rendirent la Serbie prospère et puissante. Il rebâtit les villes détruites, Belgrade surtout qui devint pour la première fois la capitale du royaume. Son biographe lui attribue la construction de quatorze églises ou monastères. Mais l'œuvre principale à laquelle son nom reste attaché est la construction de la forteresse grandiose de Réssava, dans la vallée de la Morava, et du monastre de Manassija qui en occupe le centre. C'est en toute vérité

qu'on a pu la comparer à l'Escurial de Philippe II. Il en fit un point stratégique de première importance en même temps qu'un foyer de culture et de sciences sacrées. Dans l'intérieur de la citadelle, d'immenses édifices servaient de résidence au prince, de bibliothèque et de lieux d'habitation pour les moines. On y voyait d'abondantes collections de manuscrits précieux que de savants moines multipliaient par la copie. Chaque année, Stévan Lazarévic venait y passer la saison d'été.

La forteresse avec ses remparts et ses nombreuses tours dont quelques-unes ont 50 m. de hauteur, fait encore grande impression aujourd'hui, malgré ses dégradations. Les bâtiments compris dans l'enceinte ne sont plus que des ruines, mais l'église du monastère de Manassijé, avec ses cinq coupoles élancées, est à peu près intacte. C'est un mélange de style roman et byzantin. Les murs sont en pierres finement taillées. Le pavé du narthex est en marbre de trois couleurs ; celui de l'église elle-même était encore plus varié, au dire des chroniqueurs, mais il a disparu pour faire place à un pavé moderne qui n'a rien de remarquable.

Bâti de 1407 à 1418, le monastère de Manassijé a été pris par les Turcs en 1458 et ce n'est qu'à l'insurrection de 1804 que les Serbes ont reconquis ce monument historique, un des plus purs joyaux de l'ancien art religieux de leur pays, si riche en monuments de ce genre.

Belgrade, 14 août 1927. E. Laurent.

Note. — Monsieur le Professeur Laurent habite les Balkans depuis une quarantaine d'années et connaît intimement cette vie de nos frères orthodoxes dont il parle avec tant de compétence. M. Laurent revient d'un long voyage d'études fait à travers le Monténégro, la Dalmatie et la Bosnie-Herzégovine. L'infatigable artiste et savant qu'est M. le Professeur Laurent est actuellement au sud de la Serbie, à Ochrida, d'où il nous enverra ses impressions de voyage et la description de ces célèbres et antiques monastères.

La haute Église d'Allemagne.

Vers la fin de la guerre — plus précisément un mois avant l'armistice, — six personnes se réunirent à Berlin, animées d'un ardent désir de vivifier l'Eglise luthérienne. La grande guerre leur avait ouvert les yeux sur la triste situation intérieure des religions réformées. En 1914, toutes les églises avaient largement ouvert leurs portes, car un cri poignant s'était levé du peuple : « Seigneur, où habites-tu ? » Mais les églises étaient mornes, tristes et sans vie ; on y sentait, « Ein unheimliches Vacuum », un vide impressionnant, et bientôt, d'elles-mêmes les églises furent refermées, leur élan d'hospitalité ne correspondant pas à un besoin réel. Elles ne pouvaient pas satisfaire le besoin de consolation religieuse qui avait amené les âmes.

Voici six luthériens convaincus, peu connus dans le monde religieux, mais fervents et courageux ; ils se mirent à la tête d'un mouvement — ils l'avaient créé eux-mêmes — et formèrent l' « Union de la Haute Eglise » (H. K. V.). Deux noms doivent cependant être signalés : celui du pasteur Hansen de Kroppen (dans le Schlesvig), qui peut être considéré comme le fondateur du mouvement, et celui du pasteur Mosel.

Une Eglise luthérienne catholique. — Le premier acte de cette petite organisation fut de publier un manifeste. Ce document important pose comme premier principe l'indépendance de l'Eglise vis à vis de l'Etat ; la nouvelle Eglise sera épiscopale, une et universelle. Les sacrements — particulièrement la confession et la communion — ainsi que la Liturgie sont nécessaires à la vie chrétienne ; enfin, on reconnaît la nécessité du monachisme au profit duquel on rédige un bréviaire modelé sur le type romain. La nouvelle association a voulu avoir son journal : la « Hochkirche » (1) propage les idées du mouvement, renseigne sur l'organisation et sur les progrès de la Haute Eglise en Allemagne.

Les principes directeurs de la H. K. V. sont tout à la fois conservateurs, luthériens et catholiques, car, disent-ils, être

(1) *Hochkirche*, organe mensuel du H. K. V., paraît à Altona (Elbe). Rédaction, 24, grosse Prinzenstrasse. 32 pages.

luthérien, c'est être évangélique et non pas protestant. Ils rient des pratiques calvinistes du Palatinat où les ministres célèbrent « sur des autels octogonaux et où, en réponse à la question : Vous repentez-vous de vos péchés ?, les fidèles frappent du pied le sol pour éviter la confession auriculaire ».

Le pasteur Hansen écrivait l'année dernière : « La Réformation a fait beaucoup de bien, mais aussi beaucoup de mal, ou, si je puis ainsi m'exprimer, en voulant chasser le diable qui était dans l'Eglise on en a laissé entrer sept autres qui sont, chacun, bien pires que le premier. Ce que l'on nomme la Réformation, on pourrait plus justement l'appeler une déformation. Le protestantisme peut être comparé au fils prodigue. L'Eglise romaine, c'est le fils qui resta dans la maison de son père et qui se vanta de sa probité en disant : Regarde ton fils qui a dissipé sa fortune... L'Eglise protestante ne doit pas essayer de se joindre au catholicisme de Rome, mais à la catholicité de l'Eglise spirituelle du Christ. La H. K. V. est anti-romaine parce qu'elle est catholique. »

Critique du Luthéranisme par la H. K. V. — Cette affirmation des principes est sensée être traditionnelle : Il est certain que jadis d'autres luthériens avaient réagi contre les influences calvinistes du XVIII[e] siècle et le rationalisme du XIX[e]. Ainsi par exemple, Harms (1770-1855) attaqua les rationalistes, et Schleiermacher, au moment du troisième anniversaire de la Réforme, conseilla un retour à la liturgie traditionnelle. Mais Löhe (1808-1872) est l'apôtre du mouvement actuel ; il fut persécuté à cause de ses convictions et suspendu de sa charge. Il s'était souvenu de ce que Luther avait dit de la Messe et il avait passé sa vie en tâchant de rendre une vie liturgique au Protestantisme. Les catholiques s'attendirent à la conversion de Löhe, les luthériens aussi. En son temps pourtant il n'eut pas une très grande influence, sauf peut-être dans sa paroisse de Bavière. Mais aujourd'hui beaucoup de membres de la Haute Eglise lisent ses ouvrages sur la liturgie et l'ascèse. Un homme comme Löhe, dit la H. K. V., voyait ce qu'il y avait de bien en Luther, et il revint à l'Evangile ; mais il voyait aussi le mal en Luther, et il rejeta le protestantisme, car enfin Luther n'était pas infaillible ! Son inspiration naturelle le poussa souvent dans le fanatisme. Luther n'avait pas le sens historique de l'Eglise. La Haute Eglise d'aujourd'hui possède bien mieux ce sens historique

qui faisait défaut au fondateur de la Réforme. La H. K. V. proclame sa foi dans le sacrement de l'Ordre, dans la sainte Eucharistie, tant comme sacrifice que comme sacrement. Dans des conférences publiques, le pasteur Hoffmann se prononce en faveur de la Confession. Le mouvement a déjà porté ses fruits : aujourd'hui, la sacristie est considérée comme lieu impropre à la pratique de la confession et l'on demande des « confessionnaux ordinaires ». De nombreux articles de la « Hochkirche » recommandent l'usage des couleurs liturgiques du rituel romain, on propose le latin comme langue pour le culte. Inutile de spécifier qu'on se sert dans ces Eglises de cierges, de musique sacrée et d'encens. On a publié les offices du bréviaire de Noël et de Pâques et on a retenu entre autres les hymnes latins et les antiennes de la Sainte Vierge.

Monachisme. — La vie monastique n'est pas incompatible avec la Réforme. Luther, disent-ils, ne s'est attaqué qu'aux abus ; il n'était pas en opposition de principes avec S. Bernard, S. Dominique ou S. François. Il protégea les frères de la vie commune, et leur maison de Herford en Westphalie échappa au protestantisme jusqu'au XVIIIe siècle ; il en fut de même pour les Cisterciens à Loccum en Hanovre. Les premiers dans le mouvement de la restauration monastique luthérienne furent quelques hommes qui adoptèrent la Règle bénédictine ; ils sont favorisés par la H. K. V., quoiqu'ils n'en fassent pas partie. Ils ont une abbaye entretenue par la noblesse prussienne qui se trouve sur la côte de Poméranie. Ils refusent de porter « des vêtements efféminés » et ils s'habillent en uniforme ; au chœur ils portent une coule aux couleurs prussiennes. Ne sont pas reçus comme novices : « les intellectuels, les relativistes, les pacifistes, les sceptiques, les végétariens, ceux qui ont fait vœu de s'abstenir de boisson, les adversaires du tabac, les scrupuleux, les hommes de trop de zèle et les bigots ». L'abbé de ce monastère a été jadis un moine catholique. — Le « Evangelischer Humiliatenorden » est une tentative pour faire renaître l'ordre médiéval des Humiliates (Règle de S. Benoît). Cet ordre fut fondé en 1921, et l'année dernière (1926) il comprenait seize membres (onze hommes, dont cinq du clergé, et cinq femmes). Jusqu'à présent, ils n'ont pas de monastère, mais le noviciat, la vie ascétique, les mortifications sont adaptés à la vie du monde. Il y a encore l'ordre de S. Georges, formé de quelques jeunes gens

qui possèdent une petite maison à Berlin et s'y réunissent pendant les vacances afin d'y faire une retraite spirituelle. Comme tous les autres membres de la Haute Eglise allemande, cette jeunesse fervente prend la religion très au sérieux.

Un mot des événements récents. Le 14 septembre de l'année dernière était la huitième réunion générale tenue par la H. K. V. à Berlin. C'est à l'Eglise de Saint-Georges que fut célébrée, à 8 h. du soir, une solennelle liturgie eucharistique, dialoguée entre l'officiant et les fidèles. (La Haute Eglise allemande désire un culte social et regarde avec admiration l'apostolat liturgique de la grande abbaye rhénane de Maria Laach (1). Le lendemain, l'Assemblée discuta une proposition émise sur les relations à entretenir avec les autres groupes et sociétés religieuses. Ils sont en relation avec l'Eglise orthodoxe (2), les Vieux catholiques et le mouvement « Pro Ecclesia » de la Haute Eglise norvégienne (3).

De ces considérations est née une société nouvelle : c'est la « Ligue Œcuménique de la Haute Eglise », société dont l'inspiration est peut-être encore plus catholique que la H. K. V. L'année dernière cette Ligue a commencé la publication d'un organe appelé « Una Sancta » et qui compte parmi ses rédacteurs un grand nombre d'hommes remarquables appartenant à toutes les confessions religieuses. Un des numéros récents a été consacré à S. François d'Assise, saint qui fut toujours en faveur auprès des protestants d'Allemagne.

Sans doute, certains courants d'idées de l'Allemagne moderne s'inquiètent de leur position en face de la grande et sainte Eglise catholique.

Dom Anselme Bolton.
Moine de l'Union.

BIBLIOGRAPHIE : R. P. Charles, S. J., « *La Robe sans couture* ». Dewit, Bruxelles, 1923.

(1) L'abbaye de Maria Laach, restaurée en 1892, par les moines bénédictins de la Congrégation de Beuron (N. D. L. R.).

(2) La H. K. V. a organisé une Journée Religieuse pour la Russie.

(3) Sur le développement de cette tendance, voir dans *Irénikon*, t. III, les pages 35, 45, 116, 156, 170, 203, 221, 246, 297.

Le Monachisme protestant.

La théologie protestante a toujours enseigné et elle professe communément aujourd'hui que le monachisme n'est point le fait exclusif de l'Eglise catholique ni même du christianisme : les contrées païennes, telles la Chine ou l'Inde, ainsi que la religion juive ont connu cette institution depuis des temps immémoriaux ; on y voit une preuve irrécusable que le monachisme n'est autre chose que l'expression commune et naturelle de certaines aspirations d'ordre psychologique.

Cette thèse s'appuie sur la définition même de la vie ascétique : « L'ascèse est l'aspiration d'une âme vers Dieu en vue de se rapprocher de lui, de s'unir à lui par une série de moyens appropriés à ce but. » D'autre part, « le monachisme est l'expression sociale de ces aspirations religieuses, de personnes professant les mêmes idées et qui veulent atteindre le même but ».

Nous ne nous arrêterons pas à l'analyse de cette définition; elle est assez large pour admettre des interprétations diverses. Nous n'entrerons pas non plus dans la controverse des savants qui veulent déterminer la nature de la similitude, existant sans doute entre nos monastères et les habitations des moines non chrétiens. L'étude des « Reclus de Memphis » (κατοιαχ),le fait des rapports entretenus par saint Pacôme avec le temple de Serapis, les idées ascétiques d'un Empédocle, d'un Platon ou de l'école stoïcienne, le panthéisme mystique des Silencieux de l'Inde ou encore les pratiques étonnantes des Nazaréens, Esséniens ou Thérapeutes. Toutes ces diverses « observances » font ressortir plus d'un trait de parenté avec le monachisme, mais il n'en ressort pas avec une moindre évidence, et il suffit de le mentionner en passant, qu'il faut établir une distinction essentielle entre l'ascèse chrétienne et celle du paganisme entre la thèse du protestantisme et l'inspiration des ordres religieux.

Cette réserve faite, il paraît intéressant d'étudier quelques aspects du monachisme primitif, marquer son influence sur les idées protestantes d'aujourd'hui et faire ressortir son importance dans le problème de l'Union des Eglises.

I. — On distingue communément (1) dans l'évolution du monachisme primitif trois grandes étapes ou époques. La première est celle des premiers chrétiens : encore au temps de la vie publique du Seigneur, les Apôtres vivaient avec lui à la façon d'ascètes. Ne purent-ils pas lui dire un jour : « Voici que nous avons tout abandonné pour vous suivre » (2). Puis, du jour de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, nous savons que les Apôtres « persévéraient ensemble dans la prière commune et la fraction du pain » (3). Nous savons encore que les quatre filles de l'apôtre S. Philippe étaient des « vierges consacrées » (4). D'après les documents qui relatent l'existence des premières communautés chrétiennes, on peut se faire une idée de l'établissement graduel d'une catégorie d'âmes d'élite qui, se retirant davantage du commerce bruyant du siècle, pratiquaient certaines œuvres de charité. Peu à peu ces ascètes durent sans doute prendre conscience de leurs aspirations communes. Nous voyons s'introduire des obligations spéciales, des préceptes plus fermes, un costume distinctif et ainsi se forma une classe de personnes qui, tout en faisant partie de la société des chrétiens devant le monde et pour le monde, s'en distinguaient déjà et formaient un corps à part. L'autorité religieuse intervint et régla de son approbation l'observance des conseils évangéliques et donna ainsi à cette institution naissante le mérite et l'appui officiel de sa divine autorité. La « Lettre aux Vierges » suppose, au début du IIIe siècle, l'existence d'une classe formée ; S. Clément de Rome, S. Ignace, S. Justin et d'autres Pères encore en parlent dans les termes les plus élogieux. A leur ferveur et à leur dévouement on peut attribuer dans une large mesure les œuvres de charité et de miséricorde qui distinguaient l'admirable christianisme des tout premiers temps.

Sans doute, l'un des dangers les plus ordinaires pour la ferveur et le recueillement des âmes se trouve dans le contact trop facile et fréquent avec l' « esprit du siècle », et c'est pourquoi nous voyons, dès la seconde moitié du IIIe siècle, les ascètes se séparer des communions chrétiennes et se retirer dans une solitude toujours plus grande. Les sanglantes per-

(1) Dom Ursmer Berlière, *L'Ordre monastique.*
(2) Math. XIX, 27.
(3) Act. I, 13.
(4) Act. XXI, 9.

sécutions de Dèce et de Valérien aidèrent ce mouvement, et les déserts de la Thébaïde et de la Haute-Egypte se peuplèrent bientôt de moines : c'est le stage anachorétique du monachisme, dont S. Antoine est le plus glorieux représentant. Mais c'est surtout dans son troisième stage que l'ordre monastique joua dans l'histoire active de l'Eglise un rôle de tout premier plan. Mus par des considérations de nature variée, les solitaires rapprochent leurs cellules et forment peu à peu des agglomérations considérables. Les périls de l'isolement et d'autre part les avantages du principe d'association ont figé dès lors la norme de cette pratique et l'ont transmise dans l'ascèse catholique jusqu'à nos jours.

II. — L'idée du monachisme catholique est restée vivace dans l'Eglise, aussi bien dans la communion latine que dans l'orthodoxie séparée du Saint-Siège. C'est le protestantisme qui a condamné le principe inspirateur de la vie des Ordres religieux. Tout en reconnaissant les immenses services rendus par les moines à l'humanité, Luther combat avec sa verve âpre les abus existant dans les cloîtres. N'établissant pas toujours les distinctions et nuances nécessaires, il portait un rude coup au monachisme tout entier, mais aujourd'hui on se souvient de sa fameuse lettre à l'abbé Montanûs, des Frères de la vie commune, et l'on aime à souligner la « tolérance et la largeur de vue » de ce Père du Protestantisme. Depuis que les conséquences logiques, fatales de la Réforme et du principe du « libre examen », source du funeste subjectivisme, ont engendré une indifférence religieuse très grande dans certains milieux, on voit la valeur réelle que contient le principe du monachisme. Le renouveau qui se manifeste dans l'Eglise protestante moderne en Allemagne voudrait se servir de cette grande idée et espère ainsi régénérer sa vie spirituelle.

D'une loyauté irréprochable, la Haute Eglise allemande établit avant tout que ce n'est pas elle qui, la première, a conçu cette idée. C'est à la France qu'en revient l'honneur. Le protestantisme français avait, lui aussi, souffert d'un état d'esprit religieux anormal, d'un manque de ferveur et de dévouement. L'immense détresse spirituelle, qui va partout grandissant, fit alors naître dans le cœur d'un zélé protestant le premier projet d'un « Tiers-Ordre ». De son côté, le pasteur connu, M. Monod de Paris, avait entrevu, dès 1915, pour les

soldats des tranchées un projet similaire ; en 1918, dans un sermon sur S. François d'Assise, il suggéra la formation d'une association pieuse ; en 1923, au Congrès social chrétien, il en parle à nouveau et enfin l'ordre des « Veilleurs » devint une réalité.

Il est trop tôt pour émettre un jugement de valeur sur cette institution nouvelle. Contentons-nous de constater qu'il s'agit de chrétiens qui, de meilleure foi et très sincèrement, veulent s'employer à mettre plus de générosité et de ferveur dans leur vie chrétienne ; les circonstances ne permettant pas qu'ils se réunissent en communauté, ils restent dans leur milieu social et pratiquent, dans le monde, un ensemble de règles obligatoires pour eux et communes aux membres de l'organisation. Leur exemple, nous l'avons déjà dit, a trouvé des imitateurs non seulement en France, mais en Allemagne : c'est la même inspiration, le même programme et presque les mêmes règles. Il y a cependant des signes qui montrent qu'en Allemagne on ira plus loin dans l'organisation et dans les déductions que comporte l'adoption du principe monastique. En Allemagne, le terrain a été préparé par un homme très peu suspect de sympathies catholicisantes et qui jouit parmi les théologiens protestants d'une très haute autorité : c'est le Professeur Harnack qui écrivait récemment : « A notre époque de difficultés sociales et religieuses, il nous manque encore des communautés qui soient à la hauteur de l'esprit d'aujourd'hui. Nous avons grand besoin d'hommes qui observent les conseils Evangéliques, qui ont tout quitté pour servir ceux qui n'ont plus personne... Le Protestantisme doit choisir : ou bien il tombera dans un abaissement encore plus misérable que son état actuel, ou bien l'amour évangélique qui est latent en lui se fera inventif et évoquera cet idéal qui n'a point de forme encore aujourd'hui mais qui s'annonce déjà comme devant être la grande force régénératrice de notre Eglise de demain. »

Cette prophétie de l'éminent Professeur, qui connaît bien, pour les fréquenter avec prédilection, les monastères catholiques, vient donc de se réaliser en Allemagne : nous voulons parler de l'Ordre des Humiliates protestants.

Peu de renseignements ont pénétré dans nos pays sur l'humble action de cette société : par l'amabilité du Prieur du Tiers-Ordre, nous avons pu obtenir quelques informations de détails. Nous citons certains textes et une déclaration de prin-

cipes qui révèlent une méthode d'éducation et un souci de progrès spirituel qui est prometteur d'un bel avenir.

« Le protestantisme s'appelle volontiers la religion de l'esprit. Il y a certes des personnes qui sont capables de saisir l'essentiel dans la religion sans aucun moyen auxiliaire. Mais l'homme lié aux conditions d'espace et de temps a besoin de formes extérieures intermédiaires entre lui et le monde religieux. Sans elles la religion disparaîtrait bien vite. Chacun sait ce qu'il en est de la phrase « Dieu est partout ». Elle est émise d'ordinaire pour justifier le refus de participation au culte, mais on oublie que la forme, elle aussi, est donnée par Dieu. Elle a sa raison d'être, sa loi et ses conséquences ; elle ne peut être impunément négligée.

La si triste indifférence religieuse des masses populaires a sa profonde raison dans le mépris qu'on a voulu afficher pour les formes extérieures et la pratique du culte divin. Nous devons reconnaître que nous sommes éloignés beaucoup de la vraie religion. Aujourd'hui se manifeste partout, en matière spirituelle, un état de nostalgie religieuse ; trop souvent il mène vers l'adoption des pires erreurs... Ne soulignons donc pas davantage le pitoyable subjectivisme de notre époque, mais revenons plutôt vers le christianisme objectif des premiers temps. C'est là seulement que nous trouverons une norme sûre pour le renouveau de demain. »

Nous avons largement cité ; il est inutile d'insister davantage sur l'étonnante évolution subie par le protestantisme moderne en Allemagne. Il suffira de juxtaposer la déclaration que l'on vient de lire à la mentalité des protestants d'hier pour se convaincre du travail accompli par l'Esprit-Saint dans les âmes de nos frères.

L'Ordre des Humiliates protestants date sa fondation de la fête de la Sainte Trinité de 1921. Comme règle, il reconnaît celle de S. Benoît parce qu'elle est toute de mesure de discrétion et de charité. Les membres s'engagent, après un an de noviciat, aux trois vœux d'obéissance, pauvreté et chasteté (hors ou dans l'état du mariage). L'activité du Tiers-Ordre tend à créer, dès que les circonstances l'autoriseront, une maison centrale, commune pour ceux qui se sentent une vocation monastique.

Les membres du T.-O. observeront les pratiques suivantes :

1. La vie quotidienne sera sanctifiée par une triple dévotion (matin, midi, soir). La forme de cette pratique obligatoire reste libre, l'emploi de bréviaires est recommandé. L'examen de conscience doit se faire le soir ; matière : pureté de la vie en pensées, paroles et actions.

2. Visite de l'église, communion fréquente. La prière de l'Angelus, confession au moins annuelle.

3. Intentions des prières : Tous les mardis pour les membres de l'Ordre ; tous les dimanches pour l'unité de l'Eglise.

4. Les membres se saluent des mots : « Loué soit Jésus-Christ ». Une fois par an il sera prêché une retraite fermée.

5. On *recommande :* abstinence le vendredi et pendant le Carême également le mercredi. Jeûne le mercredi des Cendres, le Jeudi et le Vendredi Saints. Autant que possible abstinence d'alcool et de nicotine.

La Constitution de la société comporte les règles suivantes :

1. L'Ordre est dirigé par un Prieur, son substitut (Sous-prieur) et un secrétaire.

2. L'association jouit des droits civils et juridiques. Le chapitre général se réunit une fois par an.

3. Les membres payent une cotisation qui sera fixée de commun accord.

4. Peut être membre de l'Ordre tout chrétien âgé d'au moins dix-huit ans et jouissant des droits de communions, et qui promet l'observance des règles. La première année d'adhérence à l'Ordre compte comme noviciat. Une solennelle réception par le Prieur et le chapitre précède la remise des insignes de l'Ordre. Celui des membres qui voudrait démissionner sera tenu de faire valoir ses raisons à la réunion annuelle.

5. Le Prieur a le devoir de veiller au lien spirituel entre les membres ; il le fera par l'envoi régulier de lettres pastorales.

Le programme dont nous venons de tracer les grandes lignes est, toutes proportions gardées, le même que celui pratiqué par les ascètes des premiers temps chrétiens. Le même but exige les mêmes moyens : ici et là on fait profession d'un complet abandon à la volonté du « Seigneur vivant » et la

promesse d'imiter le plus parfaitement possible Jésus-Christ ; commune encore est la résolution de se consacrer à la vie charitable et missionnaire à l'intérieur même de l'Eglise, et cela dans l'esprit des Béatitudes évangéliques.

La réalisation plénière d'un aussi magnifique idéal demande évidemment des grâces divines tout à fait spéciales, ainsi qu'une collaboration humaine, une tension d'efforts, d'humble abnégation et d'amour du prochain à toute épreuve. La libre acceptation de pareils devoirs d'état semble présager un avenir riche de mérites aux membres de la nouvelle association. Les Humiliates s'engagent avec générosité dans une voie qui sera peut-être douloureuse : celle de la renaissance du protestantisme.

« *Vexilla regis prodeunt* », c'est la devise par laquelle se termine l'appel aux membres de l'association. « Notre espoir est qu'autour de l'étendard du Christ-Roi se groupent ses plus fidèles et intimes amis. Si le catholicisme romain compte quatre millions et demi de tertiaires, montrons que chez nous, protestants, l'esprit de prière et de sacrifice n'est pas non plus tout à fait mort. Nous attendons du monachisme évangélique le renouveau prochain de l'Allemagne religieuse. »

S'il est vrai que certains aspects de ces conceptions monastiques peuvent paraître étranges aux yeux de quelques catholiques, il semble évident qu'on ne peut que se réjouir de ce que l'idéal du moine et celui de l'apôtre exerce à nouveau son attrait sur un nombre grandissant d'âmes.

Notons que le Tiers-Ordre d'Allemagne se distingue de l'organisation de France surtout par le fait qu'ici on tend consciemment vers le troisième degré du monachisme, celui de la vie cénobitique. Par cette tendance, les Humiliates se rapprochent des Anglicans.

Plus tard il sera peut-être donné à quelque historien d'établir le parallèle de la psychologie religieuse des foules entre le mouvement d'Oxford et le Hochkirliche Bewegung,entre l'établissement des Ordres religieux en Angleterre et la naissance du Humiliatenorden protestant. On peut espérer avec confiance que le monachisme protestant fera œuvre d'éclaireur, de guide et d'exemple dans le développement organique d'une si belle idée.

Il est vrai que pour le moment la Haute Eglise d'Allemagne n'envisage guère le monachisme que sous son aspect utilitaire

immédiat : on convient qu'il rend de signalés services dans le domaine social et intellectuel : le professeur Harnack ne disait-il pas son regret que le protestantisme ne comptait point encore de ces maisons « où pourraient venir se réfugier les fatigués de la vie, ceux qui auraient fait naufrage, qui auraient sombré dans la tempête et l'agitation moderne ».

Tous ceux qui connaissent la vie des Ordres modernes se rendent compte sans difficulté combien peu les motifs précités entrent dans l'analyse d'une vraie vocation religieuse et qu'il faut un caractère d'une trempe bien solide si l'on veut généreusement faire honneur aux vœux du jour de la profession ; s'il est doux sans doute de se savoir appelé à une vie de si grandes grâces, qu'on n'oublie pas non plus que la raison d'être du moine est par excellence celle de combattre pour la grande cause du Maître et cela dans le sacrifice et la prière, dans la paix et dans l'union.

Les Ordres religieux allemands débutent aujourd'hui comme jadis les institutions anglaises similaires. On sait l'essor qu'a pris le monaschisme dans ce pays ; on sait qu'il existe aujourd'hui des maisons et des Ordres entiers qui s'adonnent à la vie contemplative pure. Leur existence est une source de bénédictions pour le pays entier, aspect qui, il est vrai, échappe aux procédés mathématiques de nos modernes statisticiens.

A notre époque de réaction contre le brutal matérialisme et de profonde nostalgie du surnaturel, espérons qu'un jour il existera de nombreux monastères en Allemagne qui seront comme jadis les foyers ardents de la religion. Alors on ne se contentera plus de la citer comme exemples d'une vie pleine de vertus sociales et comme remplissant bien leur rôle de serviteurs de l'humanité, mais on pourra redire les mots d'un grand écrivain : « Quand on les voit arriver pour chanter Matines, lentement, un à un dans la sombre chapelle, comment alors ne pas songer au Psalmiste qui dit : « Au milieu de la nuit j'invoquerai le Seigneur ». A l'heure où la débauche allume des flambeaux, j'allumerai les cierges à l'autel ; à l'heure où le méchant médite son crime, où le coupable ressent ses remords, où le pauvre souffre sans lumière et sans amis, je prierai pour ceux qui vont mourir, pour ceux qui sont morts ; je prierai pour les malheureux afin qu'ils es-

pèrent, pour les heureux de crainte qu'ils n'oublient... Et cette prière s'est perpétuée d'année en année, de siècle en siècle, et depuis mille ans elle s'élève toujours la même. La mort a beau frapper, elle n'a pu vider ces stalles où semblent s'asseoir toujours les mêmes corps. Les révolutions sont venues changer les empires, elles n'ont pu changer une seule pensée dans ces âmes dévouées, un mot dans ces hymnes, un pli dans ces suaires éternels... Et bien d'autres après nous les trouveront ici où nous les avons trouvés; ils méditeront sur ces choses si grandes, et le cœur plein de larmes pieuses ils uniront leurs voix d'un moment à celles qui ne s'éteignent jamais... »

Dom André de Lilienfeld, O. S. B.

---

1. Documents.

Au gouvernement de l'U. S. S. R. (1)

Malgré la loi fondamentale inscrite par les dirigeants des Soviets dans la Constitution du pays, loi qui garantit aux fidèles la liberté de conscience, d'association religieuse et la permission de prêcher, l'Eglise orthodoxe russe reste soumise jusqu'à présent à une gêne considérable et ne peut de fait réorganiser la vie et l'action religieuses. Elle n'a pas obtenu l'autorisation d'ouvrir un organe central pour la direction des affaires concernant les diocèses et les paroisses ; elle ne peut même pas transférer ses locaux dans les centres historiques de l'orthodoxie, à Moscou. On empêche les évêques de se mettre en contact avec les fidèles ou tout au moins on ne leur permet pas d'exercer les fonctions les plus essentielles de leur charge : ni la prédication, ni les visites des paroisses, ni même parfois l'administration du sacrement de l'Ordre.

Le Custode du siège patriarcal et plus de la moitié des évêques orthodoxes languissent dans les prisons, dans les lieux d'exil, où on les emploie aux travaux forcés.

Le Gouvernement ne nie pas ces faits connus de tous ; il les explique par la nécessité et accuse l'épiscopat orthodoxe ainsi que le clergé du crime de contre-révolution, du désir de voir renaître l'ancien régime. Plus d'une fois l'Eglise orthodoxe a essayé de faire disparaître les traces de ce manque de confiance : s'y sont employés, le patriarche Tykhon lui-même ainsi que ses successeurs. Leur insuccès et, d'autre part, la

(1) Nous publions des extraits d'une longue lettre collective adressée par les évêques orthodoxes russes, se trouvant en prison dans les îles Solovetzkij, au Gouvernement des Soviets.

Nos lecteurs savent qu'aujourd'hui leur situation s'est quelque peu améliorée. Certains évêques ont été libérés sans condition. Le régime communiste n'a manifestement point eu de succès dans sa politique anti-religieuse, et le peuple orthodoxe est resté fidèle dans sa grande masse aux enseignements traditionnels de la Foi ainsi qu'aux pratiques de l'ascèse et de la sainte Liturgie. N'est-il pas permis d'espérer que de cette période de souffrances purificatrices l'orthodoxie sortira plus grande et plus belle que jamais.

volonté sincère de mettre fin à un régime qui est dur pour l'Eglise en même temps qu'il complique la tâche du Gouvernement, ont provoqué de la part de l'organe chargé provisoirement des affaires de l'Eglise une nouvelle déclaration que l'on va lire.

Les divergences de vue existent entre l'Eglise et l'Etat non point à cause d'une prétendue incompatibilité entre les deux pouvoirs, spirituel et temporel, mais parce que l'Eglise croit au Dieu vivant, Créateur du ciel et de la terre, qui dirige la vie et le sort de l'humanité, et que le communisme le nie. L'Eglise croit à la vocation transcendante du genre humain ; elle ne cessera de le répéter aux fidèles. Le Communisme ne professe que la souveraineté de la matière. L'Eglise croit en la surnature des principes moraux du droit et de la justice ; le communisme ne veut reconnaître que le dogme de la lutte des classes. L'Eglise prêche l'humilité qui exaltera l'homme ; le communisme est orgueilleux, il sera abaissé. L'Eglise voit dans la religion une force vivifiante, un guide vers son but surnaturel, un moyen pour parvenir à la sainteté ; le communisme proclame que la religion c'est l'opinion des peuples...

Devant cette profonde divergence aucun rapprochement, aucun compromis n'est possible. On a essayé de faire des concessions, on a voulu reviser la dogmatique, réformer le calendrier... toutes ces manœuvres échouèrent devant l'admirable fidélité des peuples orthodoxes.

L'Eglise orthodoxe n'est jamais entrée dans cette voie indigne de compromis impossibles. Elle ne se niera pas elle-même en diminuant ne fût-ce qu'une parcelle de la plénitude du dogme traditionnel, reçu de Dieu.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a enseigné à ses apôtres de laisser à César le souci du bien-être matériel du peuple ; il n'a pas voulu que ses disciples se mêlent des affaires du Gouvernement et se mettent à influencer les changements qui peuvent s'y produire. L'Eglise orthodoxe s'y conforme. Elle obéira toujours au pouvoir établi aussi longtemps qu'il n'est point touché à la foi. Le gouvernement actuel ne peut rien exiger de plus.

Etant donné l'état présent du Gouvernement, l'Eglise ne demande que la séparation de l'Etat ; ce désir est conforme aux lois établies par les dirigeants soviétiques.

Le Gouvernement des Soviets n'a pas été fidèle aux prin-

cipes qu'il a établis. Il n'a pas été neutre en matière religieuse ; il s'est montré très nettement partisan de l'athéisme, se servant de tous les moyens en son pouvoir pour tuer la religion chrétienne. L'Eglise a été privée de tout moyen de s'occuper des devoirs religieux d'enfants n'ayant pas encore atteint dix-huit ans, âge de prohibition religieuse et morale. L'Eglise a été dépouillée de son caractère de personne juridique : elle ne peut donc plus posséder. Cette défense s'étend jusqu'aux objets qui ne représentent aucune valeur intrinsèque, mais qui sont indispensables aux prêtres parce qu'ils sont des objets du saint culte. Les vénérables reliques ont été mises dans les collections des musées.

Le Gouvernement se sert des plus futiles prétextes pour fermer les églises ; on en fait des lieux de réunions publiques, des salles de fêtes. Le clergé est en prison, les maîtres d'écoles défendent aux enfants de lire des livres religieux ou même ceux qui exaltent quelque idéal chrétien.

Et tout cela, le Gouvernement le proclame « une mesure provisoire, une concession aux habitudes du peuple ». Il faut sans doute aller lentement dans l'extirpation de si séculaires préjugés.

De toutes les religions qui sentent peser sur elles le régime ainsi établi, l'Orthodoxie est celle qui est la plus persécutée. Elle compte cependant en Russie le plus grand nombre d'adhérents. La situation est d'autant plus difficile que la partie du clergé qui s'est séparée d'elle est protégée par le Gouvernement. Dans un acte officiel le Gouvernement a reconnu à cette fraction ecclésiastique un plein et exclusif droit d'existence ; il leur a transmis des immeubles pris à l'Eglise, il les soutient matériellement. Les évêques orthodoxes sont pour la plupart aujourd'hui en prison parce qu'ils n'ont pas voulu reconnaître ces imposteurs...

Le Gouvernement soviétique ne veut pas avoir confiance dans le désintéressement de l'Eglise ; il croit en nos desseins réactionnaires. Nous jugeons donc utile d'assurer le Gouvernement que ces accusations ne correspondent pas à la vérité. A l'époque des grandes destructions révolutionnaires le clergé a certainement agi contre le désordre d'alors, contre les forces mauvaises qui tuaient et pillaient, contre ces agitateurs souvent occultes ; c'était alors pour tous un saint devoir de se battre. Mais peu à peu, lorsque s'est organisée une forme

précise de pouvoir civil, le Patriarche Tykhon déclara dans sa lettre pastorale la loyauté de l'Eglise envers le Gouvernement des Soviets ; il renonça à toute influence sur la vie politique du pays. Jusqu'à la fin de sa vie le Patriarche est resté fidèle à ce grand acte de sa vie. Les évêques orthodoxes n'ont pas violé cette parole donnée. Malgré le meilleur désir, le Gouvernement ne put dénoncer un seul acte attentatoire à la sûreté de l'Etat. On accuse la hiérarchie orthodoxe d'entretenir des rapports avec l'émigration, dont l'esprit est nettement opposé à la forme de gouvernement actuelle. Le patriarche Tykhon a condamné les déclarations politiques de certains hiérarques de l'émigration en tant que de telles paroles semblaient engager en quelque sorte la responsabilité de l'Eglise. Les sièges des évêques émigrés ont été pourvus régulièrement d'autres évêques. Quoique d'après les canons de l'Eglise la hiérarchie émigrée soit soumise au Patriarcat de Moscou, aucun rapport n'est possible avec cette partie de l'Eglise pour la simple raison de l'absence de délégués officiels. Nous assurons le Gouvernement que nous ne sommes en rapports avec eux ni ouvertement ni de façon secrète...

Dans les pays de régime républicain les citoyens jouissant des droits civils sont appelés à prendre leur part dans la direction législative et administrative de la chose publique. Ce n'est pas seulement pour eux un droit, c'est un devoir dans l'exercice duquel personne ne peut intervenir. Tandis que l'Eglise orthodoxe a toujours garanti la liberté des devoirs électoraux, n'enseignant aux fidèles que les principes moraux qui régissent la matière des devoirs sociaux, le clergé de la communion séparée déclare hautement qu'elle regarde comme un de ses devoirs de veiller au loyalisme communiste des fidèles. Le Congrès ecclésiastique qu'ils ont tenu en 1923 à Moscou a condamné à des peines canoniques le patriarche Tykhon et les évêques émigrés. Le Gouvernement a fait exiger du feu Patriarche qu'il prouve sa loyauté aux Soviets par une pareille condamnation. Nous voulons qu'il soit bien entendu que nous ne pouvons prêter les canons de l'Eglise comme armes dans la lutte politique des divers partis. Seul un concile général pourrait d'ailleurs juger les évêques, et la convocation d'une telle réunion est évidemment impossible.

La loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat comporte deux parties : elle défend à l'Eglise la participation dans les affaires

politiques et civiles, mais elle exige du Gouvernement la même attitude au sujet de la direction interne de l'Eglise : le dogme, la liturgie et la hiérarchie.

Se soumettant entièrement à cette loi, l'Eglise espère que de son côté l'Etat voudra faire honneur aux engagements qu'il a pris lors de l'introduction de cette loi.

En soumettant le présent memorandum à l'attention du Gouvernement, l'Eglise orthodoxe de Russie tient à répéter qu'elle a fait sa déclaration dans l'esprit de la plus sincère franchise sachant que des bonnes relations ne peuvent s'établir entre l'Eglise et l'Etat que sur la base de la plus stricte justice.

Si le Gouvernement décide de faire suite à nos réclamations nous nous réjouissons dans le Seigneur ; le mérite d'une attitude nouvelle rejaillira sur ceux-là même à qui appartient l'initiative d'un pareil acte. Si par contre la démarche présente n'est pas prise en considération, l'Eglise est prête à subir n'importe quelle privation ; elle les subira la paix dans l'âme se souvenant que sa force ne réside point dans l'organisation extérieure parfaite, mais bien dans l'unité de la foi et dans l'amour que lui portent ses fidèles ouailles. L'Eglise mettra désormais comme toujours sa confiance dans le pouvoir illimité de son fondateur et dans sa promesse que les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle.

---

2. Chronique.

L'Orthodoxie.

RUSSIE. — 1. Toute la presse russe et même occidentale a accueilli avec une attention émue la lettre pastorale qu'a publiée au lendemain de sa libération par les Bolchevistes, 16/21 juillet 1927, Mgr Serge, custode du Siège patriarcal.

C'est un événement de toute première importance dans l'histoire de l'orthodoxie russe. Il s'est produit alors que personne n'y était préparé, et il a fait une impression considérable dont on se ressent encore aujourd'hui. A lire le texte de ce docu-

ment on peut y découvrir des tendances nouvelles, mais il est cependant d'inspiration identique aux idées qui avaient jadis dicté au défunt patriarche Tykhon la ligne de conduite tracée dans son testament. Le fond de sa pensée était la politique basée sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Politique qui fut toujours scrupuleusement suivie par les custodes qui se sont succédés à la garde du Siège patriarcal. Mais, comme le dit le Prof. L. Karsavine (*Pouj,* 1927, n° 6), « ni le Patriarche ni ses successeurs n'ont séparé en théorie ou en pratique l'Eglise de la vie nationale et cultuelle du pays, et c'est pourquoi la signature du testament fut un acte de loyalisme et de bonne volonté envers la mémoire du patriarche Tykhon. Cette conception entrée en réalisation dès la publication de cette lettre ne s'est jamais démentie depuis. Le Patriarche priait les fidèles de s'incliner devant la volonté du peuple russe qui a confié ses destinées à de nouvelles formes gouvernementales. Reconnaissant qu'il n'est point du rôle de l'Eglise de s'occuper de politique, mais que ces préoccupations appartiennent surtout aux soucis purement humains, le Patriarche montrait que pourtant les chrétiens ne devaient pas les délaisser et que personne n'avait le droit de se désintéresser complètement de la vie de la cité, afin de la transformer un jour non par la force, mais par le ferment de l'esprit orthodoxe. Une telle activité est une vraie forme de sacrifice et elle peut mener au martyr, ce sont seulement les faibles qui éludent ces devoirs. Toute hésitation devant le devoir social conduit aux compromis les plus honteux, et la conscience chrétienne les condamne. L'exécution de ce programme exige de la patience et une humble ténacité, elle nous fait voir notre faiblesse et notre indignité ; mais c'est la voie chrétienne du Bien et du Vrai, non de l'orgueil et de la force brutale.

L'Eglise ne propose pas de programme politique et ne donne point d'indications détaillées, en ce qui concerne la constitution du gouvernement. Tout cela relève des responsabilités individuelles, mais l'Eglise éduque et illumine la conscience des hommes afin que chacun se serve de sa liberté comme le doit un chrétien, et elle proteste quand il s'écarte du droit chemin. »

On peut considérer que la belle et virile lettre des évêques russes en prison adressée aux Bolchevistes — nous la donnons dans la rubrique « Documents » — a été une dernière étape qui a préparé l'appel de Mgr Serge. Il est impossible d'évaluer

encore l'impression exacte que produira cette lettre pastorale, il est certain qu'elle aura une influence profonde sur le cours des événements.

Quelles ont été les causes profondes qui ont joué dans cette évolution ? Les bolchevistes ont-ils vraiment compris l'échec de leurs tentatives antireligieuses ? Abandonneront-ils définitivement la politique de persécution, essayeront-ils de se faire de l'Eglise une alliée ? Autant de questions que l'on peut se poser.

Un des plus grands soucis de Mgr Tykhon avait toujours été d'obtenir du Gouvernement une situation légale pour l'Eglise orthodoxe. Jusqu'à présent cet état de choses n'a pu être réalisé. Maintenant pour se mettre à la tête de l'orthodoxie russe Mgr Serge a appelé auprès de lui un synode patriarcal composé de trois métropolites et de sept archevêques. Le 22 mai, le Gouvernement a donné son autorisation à la formation de ce conseil ecclésiastique. Dès lors, l'Eglise tykhonienne possède un statut, non seulement canonique, mais encore officiel et civil. Pour remercier Dieu de ce bienfait, Mgr Serge a prescrit des prières publiques dans toutes les églises. Il faut, dit-il, remercier aussi le Gouvernement soviétique de cette concession enfin accordée.

Voici ce que dit le métropolite sur ses propres relations avec le Gouvernement, c'est le point le plus délicat et le plus significatif de la lettre pastorale.

« Il faut bien que nous montrions, non par des paroles, mais par des actes que non seulement des hommes indifférents aux questions religieuses ou qui ont quitté l'Eglise, mais encore des orthodoxes convaincus, qui aiment et vénèrent leur foi et les traditions et le culte de l'Eglise, peuvent être des citoyens loyaux de la République et observer fidèlement les dispositions du Gouvernement. Tout en restant profondément orthodoxes, nous nous sommes décidés à reconnaître la fédération soviétique comme notre patrie civile. Ses joies seront les nôtres et nous partagerons ses peines et ses revers (1). Toute attaque dirigée contre la République, comme par exemple, la guerre, boycottage, des catastrophes publiques ou même l'assassinat caché (2) nous le prenons comme dirigé

(1) Ces mots ont donné lieu à des commentaires variés.

(2) Le Métropolite fait allusion à un crime récent commis en Pologne.

contre nous-mêmes. Restant orthodoxes, nous connaissons nos devoirs de citoyens, « non solum propter viam, sed etiam propter conscientiam » (1).

Ce dont il faut se rendre compte, c'est que les événements qui se sont écoulés dans cette dernière période de notre histoire ont un sens profond ; ils ne sont pas simplement dûs à quelque malentendu ou au hazard, et partant un phénomène qui ne doit pas durer. On oublie que pour le chrétien il ne peut y avoir d'événement fortuit ; la main de Dieu s'est montrée chez nous. Comme partout et toujours, elle mène les peuples et les Gouvernements dans leur voie prédestinée. Il faut enfin comprendre les « signes du temps »...

Seuls les penseurs, enfermés dans leur science livresque, imaginent qu'une société aussi grande que l'Eglise orthodoxe russe peut exister dans l'Etat tout en restant cachée. Maintenant que nous avons résolument pris le chemin du loyalisme envers notre « patrie civile », il faudra que les hommes adoptent une attitude nouvelle : ou bien se vaincre et laissant derrière eux les sympathies politiques de partis venir à l'Eglise avec leur seule foi et travailler avec nous pour le seul bien spirituel, ou bien, si ce changement ne peut s'effectuer si soudainement, qu'au moins ils s'écartent pour quelque temps et ne nous empêchent pas de travailler comme il convient à l'Eglise. Quand ils se rendront compte que seule l'attitude vis à vis du pouvoir civil est changée et que la foi, la vie orthodoxe et les traditions sont restées indéfectibles, alors ils viendront d'eux-mêmes bientôt sans doute et nous apporteront leur aide précieuse. »

Mgr Serge avertit les fidèles que les travaux préparatoires à un concile pan-russe sont en bonne voie : on y élira les membres ecclésiastiques qui feront partie à titre définitif du synode patriarcal. A l'ordre du jour figure aussi un procès canonique à intenter contre « tous les usurpateurs du pouvoir ecclésiastique qui déchirent le corps mystique de l'Eglise » (2). Et enfin, on décidera des rapports exacts qui doivent exister entre l'Eglise et l'Etat.

Il faut savoir que le 18 mai Mgr Serge avait déjà expliqué dans une lettre que le Conseil provisoire qu'il avait constitué

(1) Rom. XIII.

(2) Eglise des Rénovateurs, l'Eglise vivante, Lipkovchtina, etc.

auprès de sa personne devrait être confirmé plus tard par un corps constitué canoniquement et officiellement ; le Comité provisoire n'a qu'un pouvoir strictement limité et ne peut en aucun cas remplacer celui du métropolite custode du Siège patriarcal.

Depuis ce manifeste, le Gouvernement a libéré, paraît-il, plusieurs hauts dignitaires qui reprennent leur poste respectif après un long et affreux emprisonnement. Des scènes émouvantes se produisent partout où ils reprennent contact avec leurs fidèles.

Par ses souffrances, par son admirable esprit de foi, par le sang de ses innombrables martyrs, l'Eglise russe a montré à la face de toutes les nations et même au Gouvernement athée du bolchevisme qu'elle est indéracinable de l'âme du peuple russe. Ces dix années de persécutions ont prouvé que l'Eglise faible humainement, mais forte de sa foi divine, a résisté et a vaincu tous les pouvoirs du Mal.

2. Les « Dernières Nouvelles », organe des émigrés russes écrivent : « La G. P. U. de Leningrad a condamné quatre prêtres catholiques à dix et cinq années de travaux forcés dans les indescriptibles cachots des îles de la Mer Blanche. Dans cette prison — jadis un des plus célèbres monastères de la Russie — se trouvent actuellement quarante prêtres catholiques détenus.

3. La presse bolcheviste raconte les fouilles et découvertes que font les missions archéologiques dans les cathédrales et les vieux monastères : ainsi, on a mis à nu sous le plâtre des murs à Sousdal des reliefs magnifiques du XIII[e] siècle complètement inconnus jusqu'à ce jour. Dans la vieille cathédrale de l'Assomption, à Ladoga, des fresques incomparables du XII[e] siècle ont été retrouvées ; elles présentent une très grande valeur artistique. Dans la province de Vologda, la Commission visita et fit restaurer des œuvres d'art et des icônes de valeur. D'après le rapport rédigé par eux, c'est dans cette région que se trouvent les plus intéressantes peintures de l'ancienne Russie.

DIASPORA. — 1. Toute l'émigration russe est en mouvement pour apprécier la lettre pastorale envoyée par Mgr Serge (voir plus haut). Une vive agitation se manifeste, car tout un passage se rapporte directement aux émigrés. En voici des

extraits : « Certains hiérarques de l'émigration ne se sont pas assez gardés de ne pas mêler la politique à leur enseignement doctrinal et disciplinaire. Ces imprudences ont été pour beaucoup dans l'attitude des bolchevistes envers l'Eglise orthodoxe en Russie. C'est pourquoi le Métropolite exige du clergé de l'émigration une déclaration de loyalisme envers le Gouvernement soviétique et son action politique. Ceux qui ne se soumettraient pas seraient exclus, dit le Métropolite, des rangs du clergé patriarcal russe et devraient trouver ailleurs une situation canonique ». — On comprend sans peine toute la portée de ces décisions et l'hésitation des membres du clergé de l'émigration d'autant plus que le 15 septembre a été fixé comme date limite à la signature de ces conditions. Partout des congrès se tiennent et les hommes d'église décideront de l'attitude qu'il conviendra d'adopter.

Mgr Euloge, chef de l'Eglise orthodoxe russe en Europe occidentale, a fait communiquer à la Presse sa réponse au Métropolite Serge : « La demande du métropolite Serge, qui exige que les Eglises russes orthodoxes à l'étranger expriment leurs sentiments de loyauté envers les Soviets, est inacceptable. Ceci n'est qu'une affaire purement politique et la conscience du Métropolite ne permet pas une pareille déclaration. En même temps le Métropolite souligne la nécessité de suivre en tout les principes directeurs de feu le patriarche Tykhon qui voulut que l'on ne fasse pas entrer des considérations de politique dans la vie de l'Eglise. Sous aucun prétexte Mgr Euloge ne se départira de ce point de vue. »

En dernière heure — avant de mettre sous presse — nous lisons dans différents journaux russes : « Pour le 15 septembre, date fixée par Mgr Serge, le métropolite Euloge a envoyé à Moscou une lettre publique dans laquelle il dit : « ... Ayant toujours fait mon possible pour exclure la politique du domaine spirituel, j'ai voulu fidèlement rester attaché à notre sainte Mère l'Eglise russe, dont feu le patriarche Tykhon et ses successeurs canoniques étaient les chefs. S'il nous arrivait le malheur que l'on force l'Eglise russe de nous exclure de son hiérarchie, nous serions obligés de supporter avec patience cette nouvelle croix et vous prions de nous bénir et nous accorder provisoirement un statut canonique autonome. Un nouveau Congrès ecclésiastique sera convoqué pour définir et décider notre position future. »

De son côté le Concile des Evêques russes à l'étranger qui siège à Karlovtzi, en Yougoslavie (Président : le métropolite Antoine), a rejeté l'ultimatum de Mgr Serge. —

— Nous devons être très prudents dans les appréciations que nous serons tentés de porter sur ces questions. Il est extrêmement facile de se tromper en les jugeant « du dehors » et l'on risque toujours d'oublier la charité et d'envenimer les rapports mutuels que nous pouvons avoir avec nos frères orthodoxes. Il faudrait, au contraire, en ce moment pénible pour l'Eglise, prier avec une ferveur spéciale que l'orthodoxie sorte « per crucem ad lucem ».

2. A *Paris* une nouvelle église orthodoxe a été ouverte : c'est la communauté des « staroobriatsi » (vieux ritualistes) qui se réunit dans le nouveau temple, 49, Quai de la Marne, Joinville-le-Pont (Seine).

Dans le monastère Saint-Serge à Paris, du 6 au 9 septembre a lieu une série de conférences pédagogico-religieuses. Les orateurs comptent des hommes de la valeur du R. P. Tchetverikof, Prof. Zienkowski et M. Zernoff, le rédacteur du « Viestnik ».

3. En *Amérique :* La grande colonie des émigrés et réfugiés russes vient de célébrer le jubilé de vingt-cinq années d'épiscopat du chef de cette Eglise, Mgr Platon.

4. A *Karbine* (Mandchourie) dans l'ancien monastère russe N.-D. de Kazan, une grande typographie a été organisée pour répandre des écrits liturgiques pour les missions orthodoxes. Une revue, « Le Pain du Ciel », y est rédigée. La communauté russe de Pékin a célébré le jubilé de trente ans de travail missionnaire de l'archevêque russe Mgr Innocent. Cette œuvre prospère malgré les difficultés actuelles.

POLOGNE. — 1. Le Gouvernement a légalisé la grande communauté de vieux ritualistes russes qui existe depuis longtemps dans le pays ; c'est seulement maintenant que l'organisation de cette Eglise a permis la constitution d'un centre religieux à Wilno.

2. Une société philosophico-religieuse existe à Wilno : récemment une conférence faite par M. Samoïko sur « la forme moyennageuse du christianisme en Europe », a provoqué une vive discussion.

LETTONIE. — L'Eglise orthodoxe autonome de ce pays a ouvert un grand séminaire à Riga ; cette école compte déjà seize étudiants.

On a célébré le premier août des « panihides » (office pour les morts) dans toutes les églises et cimetières du pays pour les soldats russes morts à la grande guerre. L'exemple donné par la Lettonie a été suivi par tous les pays ayant jadis appartenu à l'Empire russe.

YOUGOSLAVIE. — 1. Depuis de longues années déjà, les milieux orthodoxes serbes ont conçu le projet de construire une cathédrale monumentale entièrement en marbre, en l'honneur de S. Sava, dans un des quartiers de Belgrade, le Vracar, à l'endroit même où, en avril 1595, ses restes, conservés jusque là au monastère de Milécévo (Sandjak), furent brûlés par ordre de Sinan Pacha. Un immense terrain que l'on a entouré d'un mur de clôture, l'an passé, doit comprendre dans ses limites la cathédrale de S. Sava, le palais patriarcal et le séminaire théologique. On évalue à 200 millions de dinars (environ 100 millions de francs français) la somme nécessaire pour l'exécution du projet. En parlant de ces plans grandioses, des organes de la presse serbe ont employé l'expression de « Vatican serbe ». L'expression est déplacée et contient une forte dose de présomption. Jamais les initiateurs du projet n'ont eu de pareilles visées. La cathédrale actuelle de Belgrade est à peine grande comme une de nos églises de campagne, et les quatre autres églises de la capitale ne sont que des chapelles. Or, la population de la ville s'élève à plus de 200.000 habitants, dont les trois quarts environ sont de confession orthodoxe. On comprend par là la nécessité d'un édifice religieux aux vastes proportions qui réponde aux besoins du culte. La résidence patriarcale qui abrite en même temps les membres du Saint-Synode est une vieille bâtisse que des retapages successifs ne sont pas parvenus à embellir. Enfin, point de local fixe pour les étudiants ecclésiastiques. Le plan n'a donc pour but que de parer à des nécessités urgentes.

Une société dite « de la construction du temple de S. Sava » existe depuis environ trente ans. Un rapport présenté par elle le 13 février 1925 constate qu'elle n'a pu recueillir jusqu'ici comme contributions volontaires qu'un million et demi de dinars. Un de ses membres a proposé de prélever sur les gran-

des étendues forestières qui appartiennent aux monastères serbes un million d'arbres qui, vendus, représenteraient une somme de 80 millions de dinars, permettant de commencer ces travaux. Divers autres projets ont été présentés à l'Assemblée générale des membres de la Société, qui s'est tenue sous la présidence du patriarche. La question est de savoir s'ils pourront être réalisés. Cette année même un concours a été institué à la suite duquel une vingtaine de plans de la future cathédrale ont été exécutés par des architectes du pays et ont fait l'objet d'une exposition particulière qui eut l'honneur d'être visitée par Sa Majesté le Roi Alexandre. Quelques-uns d'entre eux ont été couronnés et leurs auteurs ont reçu des gratifications.

2. *La Liturgie en langue albanaise.* — L'Eglise orthodoxe albanaise qui s'est déclarée autonome, voilà six ans, cherche de plus en plus à échapper à l'emprise du patriarcat œcuménique et du Saint-Synode de Grèce. Pendant des siècles, des évêques grecs ont administré ces éparchies albanaises. Il va sans dire que la langue liturgique était le grec. Mais le mouvement nationaliste, qui a donné naissance à l'Etat albanais (1913), s'est exercé aussi dans les sphères religieuses. L'autonomie ecclésiastique a suivi l'autonomie politique, comme cela s'est vu pour toutes les nations balkaniques qui, au cours du siècle passé, ont recouvré leur indépendance. Il y a donc une Eglise nationale albanaise, de confession orthodoxe, et cette Eglise veut avoir sa liturgie en langue albanaise.

Depuis plusieurs mois, un évêque albanais, Mgr Bessarion Djouvani, compulse les vieux manuscrits et les plus anciennes éditions slaves des livres liturgiques qui se trouvent dans la bibliothèque du patriarcat serbe de Karlovtzi. Deux ecclésiastiques serbes l'aident dans son travail. La traduction en langue albanaise de la liturgie proprement dite, faite d'après les textes slaves, est prête. Elle sortira bientôt des presses de l'imprimerie patriarcale. On s'occupera ensuite du rituel et des autres parties de l'office religieux. Rappelons à ce propos que le premier statut de l'Eglise catholique albanaise a été publié par l'Université de Belgrade.

3. *Fouilles en Serbie du Sud.* — Le professeur Dr Radoslav Grujié, de la Faculté de Skoplјé, a été délégué par le Ministère de l'Instruction publique pour entreprendre des fouilles sur

l'emplacement du monastère des Saints Archanges, bâti par le tsar serbe Ducay (1331-1355), de 1343 à 1349, à trois kilomètres de Prizren, l'une des capitales de la dynastie nationale des Mémagnides. Ce monastère comprenait : église, cellules monastiques, palais, hôpital, ainsi que le tombeau somptueux du grand monarque. Il dépassait en splendeur Décani et Gracanica, au dire des chroniqueurs contemporains qui le considéraient comme le plus beau monument de l'art serbe. Le monastère et la citadelle de Vicégrad qui le dominait, tombèrent aux mains des Turcs, le 9 juin 1455. Le tombeau, le trésor, les mosaïques, tout fut pillé. A la fin du XVIe siècle, Sinan-Pacha se servit des matériaux de l'église des Archanges pour construire à Prizren la splendide mosquée qui porte son nom et qui existe encore.

Les fouilles qui se poursuivent depuis trois mois sont sur le point de s'achever. Résultats : 1685 fragments de sculptures, motifs ornementaux, pavement de mosaïques, et des parties d'admirables fresques représentant de saints personnages et des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Tous ces objets enrichiront le musée historico-archéologique de la Faculté de Skopljé où le professeur Grujié, qui en est le directeur, a réuni de tous les points de la Macédoine serbe, de très importants documents épigraphiques relatifs aux civilisations grecque, romaine et byzantine, ainsi que de nombreux spécimens de l'ancien art serbe, principalement de la peinture religieuse dont les productions incomparables, trop peu connues jusqu'ici, sont supérieures aux meilleures œuvres des primitifs italiens.

BULGARIE. — Les représentants d'environ cinquante Eglises du monde entier, réunis sur les bords du lac de Constance, dans la même ville où siégea, en 1414, le célèbre concile qui condamna Jean Huss, s'occupèrent, après le rapport de S. Em. Mgr Stefan, archevêque de Sofia, des graves problèmes des minorités et des réfugiés bulgares.

On ne peut nier que cet examen des problèmes des minorités prouve la logique régnant dans les travaux du Congrès. S'occupant des questions qui intéressent l'amitié entre les peuples, les représentants des Eglises professant l'idéal du Christ d'union fraternelle entre les hommes, n'ont pas pu ne pas s'arrêter aux causes profondes qui sèment l'inimitié entre les

peuples et rendent illusoire sur cette terre l'idéal de paix et d'amour entre les hommes.

L'archevêque de Sofia souligna dans son discours la situation lamentable des minorités bulgares et les persécutions auxquelles elles sont en butte dans les pays voisins de la Bulgarie.

La Conférence décida de charger le secrétaire de l'Union pour la paix par les Eglises, d'étudier la question d'une enquête officielle sur la situation des minorités bulgares.

2. Dans le monastère de l'Assomption des « Stavropidiales » (exempt.), le Saint-Synode bulgare a reformé une « école monastique » (schola dominici servii), dans laquelle des hommes désirant se consacrer à la renaissance de la vie monastique en Bulgarie reçoivent une formation spéciale à ce but. Après le « Noviciat », ils sont envoyés dans les différents centres monastiques afin d'y exercer une influence pour la réforme générale du monachisme. Le Saint-Synode soutient cette œuvre bienfaisante de tout son pouvoir.

Dans le monastère russe Saint Kirik, en Bulgarie, où Mgr Damian avait il y a quelques années ouvert une école de théologie, une œuvre d'apostolat par correspondance sur des sujets théologiques a été organisée maintenant et donne de très bons résultats.

En Orient.

JERUSALEM. — Cet été un très grand tremblement de terre a mis en émoi la population de la Terre Sainte. Il y a eu grand danger pour les bâtiments, comme par exemple l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Le dôme de ce temple sacré est depuis longtemps dans un état d'alarmante insécurité, et l'on espère aujourd'hui que le dernier tremblement de terre obligera enfin les autorités à y porter un remède efficace. L'église actuelle a été construite d'après le protocole de 1867 (guerre de Crimée) signé entre la Russie, la France et la Turquie. Aujourd'hui, ce sont les Pères du monastère grec attenant à l'église du Saint-Sépulcre qui ont charge d'y célébrer la liturgie.

EGYPTE. — Le roi Fuad vient de passer quelques jours à Rome et il a visité le Saint Père. Cette rencontre s'est déroulée suivant le protocole solennel prescrit pour la réception des souverains non-catholiques. Le Pape s'entretint très cor-

dialement avec le Roi pendant un quart d'heure et lui remit avec son portrait richement encadré les insignes de l'Ordre de l'Eperon d'Or. L'*Osservatore Romano* a souligné la signification de l'acte de déférence du Roi d'Egypte envers le Saint Père et rend hommage à la sagesse de Sa Majesté sous le règne duquel le catholicisme se développe en Egypte avec la plus grande liberté.

ABYSSINIE. — Cette antique province égyptienne au sud-ouest de la Mer Rouge, cette terre biblique par excellence que nos saints livres appellent l'Ethiopie, reçut selon la prophétie du Psalmiste : « Aethiopia praevenient manus ejus Deo », les prémices de la vocation chrétienne avec S. Mathieu, et demeure un sérieux point d'appui pour les missions de l'Afrique. L'Islam, en effet, n'a point entamé cet îlot, mais la plupart des chrétiens d'Abyssinie sont passés au monophysisme et relèvent du Patriarche copte d'Alexandrie. Pourtant, là comme ailleurs, se manifeste intensément la nostalgie de l'Union et c'est ainsi qu'on vit naguère le ras Tafari venir à Rome visiter le Saint Père et lui offrir une grande croix de forme orientale. Rome de son côté est maternellement attentive et hospitalière. Elle entretient de temps immémorial un collège abyssin et, derrière l'abside de Saint-Pierre s'élève une petite église Saint-Etienne d'Abyssinie, d'où sort une *camerata* de séminaristes de noir vêtus, à ceinture blanche...

Toutes sortes de problèmes se posent actuellement en terre éthiopienne. Les catholiques y sont quelque cinquante milliers. Lazaristes et Capucins se partagent les missions d'Abyssinie et d'Erythrée. Il tardait au Saint Père de faire porter sa bénédiction à ces chrétientés lointaines. Il a envoyé S. G. Mgr Lépicier en qualité de visiteur apostolique. L'envoyé du « Pape de Rome » y fait œuvre de consolation et d'apaisement.

Protestantisme.

ALLEMAGNE. — C'est depuis quelque temps déjà que la revue allemande de la Haute Eglise protestante « Hochkirche » cherche à découvrir dans les parchemins et archives tout ce qui se rapporte aux habitudes liturgiques d'antan. Des faits en apparence insignifiants peuvent servir parfois d'indication : ainsi la découverte d'une note de fournisseur

nous renseigne sur le nombre et la forme des surplis qui ont été jadis portés par les pasteurs. Cette habitude s'est peu à peu perdue dans le protestantisme. Une courte notice explique le silence des cloches le jour du Vendredi-Saint.

Ces préoccupations indiquent une tendance, un désir d'ailleurs avoué : faire renaître la vie liturgique plus forte ou plutôt retourner aux pratiques des vieux temps quand les habitudes étaient plus chrétiennes, plus catholiques. Naturellement les gens d'église se heurtent à des difficultés de plusieurs sortes : non seulement il faut combattre des préjugés, déraciner le respect humain, mais encore il n'est pas toujours facile de trouver comment satisfaire matériellement aux besoins grandissants qui se manifestent dans ce sens ; enfin la critique dans leur propre camp s'est attachée à faire ressortir les dangers d'une action si catholicisante.

Les aridités de la tâche n'ont point découragé les zélés propagateurs des idées de la Haute Eglise : c'est le désir de célébrer dignement les saints mystères qui a déjà amené le Protestantisme à envisager la question des Sacrements, particulièrement aussi celui de l'Ordre ; des voix se font entendre qui désirent retrouver l'épiscopat tel qu'il existe ailleurs.

C'est l'aspiration vers une vie plus parfaite qui a engendré le mouvement liturgique ; et c'est à son tour cette forme extérieure du culte qui a fait naître l'idée monastique au sein du Protestantisme. On sait que l'Ordre des Humiliates s'est mis activement à l'organisation des retraites fermées ; il serait d'une portée incalculable pour les protestants d'Allemagne si ce mouvement de monachisme s'étendait.

LAUSANNE. — Les membres de la Conférence sont des hommes de travail : quoiqu'un des buts de cette rencontre ait été le rapprochement intellectuel et religieux qui se fait le mieux dans des échanges de vues privés, sept heures par jour de travail ont été consacrées par les commissions à l'élaboration des différents points inscrits à l'ordre du jour. Les séances plénières ont toujours très bien rempli la vaste salle de l'Aula.

M. le Professeurs Alfred de Martin avait, dans « Una Sancta », parlé des dangers qui guêteraient la Conférence. Les témoins oculaires sont unanimes à confirmer l'impression de l'éminent professeur. « Jamais aucune réunion d'hommes

n'a cherché plus sincèrement Dieu, dit le « Church Times » ; on n'aurait pas pu être plus prêt à faire la volonté divine, être plus tolérant, juste et large les uns pour les autres »,... mais la cinquième partie des délégués était protestante, de là la presque totale ignorance des positions catholiques. La plupart des délégués n'attendaient que la célébration de la Cène, le jour final de la Conférence, pour pouvoir parler du résultat de la foi commune ; et c'est pourquoi le choc fut d'autant plus violent quand soudain on comprit qu'une divergence essentielle avait créé deux partis opposés. L'esprit qui régna fut admirable, mais il ne peut cacher qu'il serait impossible de s'entendre. C'est le Dr Gore qui insista le premier sur le devoir de ne pas faire un compromis en matière de foi et c'est l'orthodoxie qui finit par définir la situation à la session de jeudi matin.

Une déclaration lue par le représentant du Patriarcat œcuménique, Mgr Germanos, et signé par tous les délégués orthodoxes (sauf le métropolite Stéphan de Sofia qui avait déjà quitté Lausanne), causa une sensation assez vive. Nous nous bornerons à donner l'essentiel de cette déclaration : « Il a été déjà signalé, à d'autres occasions, d'une façon très claire, dans les exposés émis par les représentants de l'Eglise orthodoxe, qu'en matière de foi et de conscience, l'homme ne peut, même dans l'intérêt de la paix, faire des concessions sur l'essentiel des principes religieux, on n'a pas le droit à de pareils compromis. Deux significations contradictoires ne peuvent être comprises ni déduites de paroles si générales qu'elles soient. Nous, orthodoxes, nous ne pouvons espérer qu'un accord atteint par de tels compromis durerait longtemps. C'est pourquoi, c'est l'opinion de l'Eglise orthodoxe que la réunion chrétienne ne peut avoir lieu que sur les fondements de la foi commune et de la confession de l'ancienne Eglise indivise des sept conciles œcuméniques et des premiers huit siècles. »

Cette déclaration aura, nous pensons, entre autres effets, celui de bien éclairer la position de l'Eglise orthodoxe et de démontrer une fois de plus combien se ressemblent le point de vue de cette Eglise et celui de Rome. Il est bon que nos frères de l'Orient aient défini leur foi d'une façon si précise, car c'est seulement en envisageant les difficultés franchement que nous pouvons les surmonter. En lisant toute la déclaration

de l'Eglise orthodoxe, la sagesse et la prévoyance que témoigna Rome en s'absentant de la Conférence sont à nouveau vivement mis en lumière. Réjouissons-nous néanmoins du fait que cette Conférence a été possible et de l'esprit de charité qui y a dominé. C'est déjà un immense progrès.

La déclaration lue, les membres des délégations orthodoxes partirent de Lausanne, de même que les anglo-catholiques et les Vieux Catholiques. Les protestants qui étaient encore à Lausanne se réunirent une dernière fois à la cathédrale en un service d'action de grâces pour remercier Dieu du bien qu'aura fait la Réunion à plusieurs points de vue. On trouvera à ce propos un bel article du canon Douglas, le grand spécialiste des relations anglo-orientales, dans le « Church Times » du 2 septembre 1927.

Amérique.

Une Commission d'Union religieuse. — Une commission permanente ayant pour but une « meilleure compréhension mutuelle » a été fondée en Amérique. Elle se compose de neuf membres et comprend des catholiques, des protestants et des juifs. Cette organisation, qui n'a rien d'officiel, s'attachera à examiner les cas des citoyens qui auraient été injustement accusés à cause de leurs convictions religieuses. Voici de quelle manière la commission a fait connaître son but : « Chaque fois qu'un groupement d'américains viendra devant la commission dire qu'il a été accusé injustement de méfaits non fondés, que ses attaques ont été faites par mauvaise volonté ou pour exciter les haines, et si ces attaques sont de telle nature qu'une réparation par la loi ou par action directe du Gouvernement n'est pas à espérer, « la commission permanente de compréhension mutuelle » recherchera la vérité, la proclamera, la prouvera et créera un mouvement public en sa faveur.

« Il devient de jour en jour plus évident que la puissance de l'opinion publique dépasse de loin celle de toute une armée. Nous croyons le moment venu pour les Américains de s'unir en une organisation permanente qui travaille avec efficacité pour une compréhension mutuelle. Dans ce but on a créé la commission précitée, composée d'hommes représentatifs des partis protestant, catholique et juif ; le respect et l'intégrité

de doctrine de chaque groupement religieux sont évidemment assurés. »

Les neuf membres sont : Dr S. P. Cadman, Prés. du Conseil fédéral des Eglises du Christ en Amérique ; M. Martin Conby, Commandeur de l'Ordre de S. Grégoire le Grand ; J. Dowling, Juge suprême de la Haute Cour de Justice ; plusieurs universitaires et un Rabbin de New-York.

---

3. Revues.

Poutj, n° 8. De tout ce que la grande revue *Poutj*, organe de l'Académie de Philosophie et Théologie russe orthodoxe de Paris, a publié, le présent numéro est peut-être le plus remarquable. Nous nous réservons — faute de place — d'y revenir en détails ; mentionnons simplement quelques articles particulièrement suggestifs. Le Prof. Fédotoff écrit sur sainte Geneviève, sainte de l'Eglise catholique dont le culte lui paraît admirable parce qu'il a étudié et ensuite enseigné l'histoire du moyen âge. Dans un article, « La Folie pour le Christ », E. Belenson étudie la spiritualité des « iourodovije ». En Occident, ce mouvement se présente surtout sous la forme de particularisme religieux, tandis qu'en Orient il est profondément et largement enraciné dans l'ascèse et la mystique de tout un peuple orthodoxe. Cet article est une précieuse documentation complémentaire à *Une ascèse russe*, du hiéromoine Lev, paru dans *Irénikon*, t. III, p. 14. — J. Sasonoff : « Trois images catholiques ». Il s'agit de la carmélite Sœur Marie Angélique du Christ, de la Petite Sœur Thérèse et de S. Théophane Venar. Le choix de ces trois saints est une preuve évidente du souci de compréhension nouvelle qui se manifeste peu à peu. — Très remarqué est naturellement ce qu'écrit le Prof. Berdjaew sur le Congrès récent d'Autriche, et surtout son opinion sur le livre de Massis, « Défense de l'Occident ». On y trouve une fort nécessaire mise au point.

Viestnik (Le Messager de l'Union chrétienne des Etudiants Russes à Paris) (août). Mgr l'Archimandrite Kirik, supérieur du monastère Saint-Pantaleimon au Mont Athos, écrit sur

« La nécessité de la grâce pour l'homme ». On sent dans cette belle méditation un souffle de cet esprit scripturaire et patristique qui est un des beaux traits de caractère de l'orthodoxie traditionnelle. Cet article est complété par une description de la vie au Mont Athos signé I. C. Une étude sur les « Saints de la Bretagne » se lit avec une vraie joie : l'auteur souligne ce qui est commun aux représentants « pur sang » du catholicisme populaire avec les orthodoxes pieux. M. Zernoff publie un compte rendu intéressant sur un Congrès récent des Etudiants orthodoxes, tenu dans les Balkans, ainsi qu'une visite faite à l'abbaye bénédictine de Seckau. « C'est curieux, mais souvent j'y ai eu l'impression de me trouver dans un de nos chers monastères orthodoxes ; toute l'Autriche est quelque peu dans ses profondeurs près de l'orthodoxie, plus près que je ne l'eusse cru auparavant. »

*
* *

Modern Churchman (août). Sous la rubrique « Les signes du temps », nous trouvons une appréciation sur les « Efforts et chances de succès du mouvement Unioniste ». Y sont passés en revue les Méthodistes et les résultats de leur récente conférence ; le Congrès de Lausanne « qui ne changera pas grand chose aux rapports mutuels des chrétiens puisque l'Appel de Lambeth en 1920 a échoué » ; enfin les difficultés de l'Union aux Indes sont commentées avec sympathie, parce qu'il faut d'abord la compréhension mutuelle entre les rites avant qu'on puisse attendre la charité entre les masses. Un très intéressant article recense un livre qui vient de paraître, après avoir été attendu avec impatience. Le Prof. Dr Percy Gardner, qui est une autorité en la matière, explique le charme qu'a exercé de son vivant et depuis sa mort le baron Friedrich von Hügel : catholique convaincu, il était en contact avec tous les esprits les plus éminents de l'Anglicanisme; il exerçait son influence par une fine sympathie pour tous ceux qui sincèrement cherchaient la lumière ; sa profonde connaissance des âmes et sa simple et ardente charité attiraient vers lui tous les cœurs. Enfin le M. C. publie un sermon que le R. Rev. Bishop of Birmingham a prêché dans Westminster Abbey sur le « Prayer Book ».

Pax (Bénédictins de Caldey, Angleterre). Nos lecteurs connaissent l'intéressante histoire de ces moines (1), qui éditent une belle revue dont le titre est la devise bénédictine. « Pax » donne en son dernier numéro un article du R. P. Prieur de ce monastère de Caldey, qui prend une part sincère aux soucis et aux joies du mouvement catholique en Angleterre. Un moine Chartreux décrit en un langage émouvant le triste exil de son Ordre. Après la guerre, seuls les Chartreux n'ont pu rentrer dans leur patrie. Une belle photographie de la Grande Chartreuse orne la première page de la revue. On sait la campagne que mènent les catholiques du Dauphiné pour obtenir du Gouvernement sectaire un retour des fils de S. Bruno à leur légitime propriété, berceau et maison centrale de leur Ordre.

Mentionnons encore une notice sur Dame Scholastica Ewart, O. S. B. (2) et « Trois lettres inédites de l'Archevêque Ullathorne ».

The East and the West (july) présente aux lecteurs, dans un esprit conciliant entre l'Orient et l'Occident, les problèmes qui se posent aux missionnaires anglo-catholiques. Dans un article, « The Great Dispersion », l'auteur compare le monde ancien quand « la loi et l'ordre de Rome, la beauté du langage et la pensée grecque, le mysticisme oriental, ainsi que le monothéisme et la morale juive combinaient leur effort et opéraient cette union qui est connue dans l'histoire sous le nom de Pax Romana », à l'univers chrétien dispersé d'aujourd'hui. Toutes proportions gardées et réserves faites au point de vue catholique, il semble juste de souligner la richesse et la beauté résultant d'une collaboration si intelligente, proportionnée aux génies de races respectives qui naîtraient d'une compréhension plus profonde et plus charitable de l'unité humaine. Signalons encore une intéressante étude sur la révision du « Prayer Book », du Bishop du Nord de la Chine, et une bonne recension du récent livre « The Future of the Church of England », par sir James Marchant.

Review of the Churches (juillet). Cette revue protestante, paraissant sur 150 pages, grand format, doit sa réputation

(1) *Doc. Cath.*, 28 mai 1927.
(2) *Irénikon*, III, 32.

à l'incontestable envergure de Sir Henry Lunn, un des plus actifs zélateurs du mouvement unioniste international.

L'Editorial donne un résumé des grands événements du trimestre écoulé. La Conférence de Lausanne : origine, méthode de travail, progrès de l'esprit unitif, attitude des Eglises américaines, appel à l'Unité ; quelques précisions intéressantes sur les différents points du programme. Une page est consacrée à une très sympathique notice de l'œuvre des « Moines de l'Union ».

Un discours du Prof. F. Heiler, prononcé à Oxford en automne, mérite une notice spéciale : « *S. François et l'Eglise catholique* »; l'auteur y propose le Poverello comme idéal de charité et de renouveau pour les membres de l'Eglise. « *Francisce, vade repara domum meam quae, ut cernis, tota destruitur* », entendons-nous dire, et nous croyons que l'esprit de charité de cet admirable saint ayant une force d'attraction toute spéciale pour le monde protestant, cette dévotion pourra elle-même opérer des miracles. M. Heiler ne dit-il pas : « Nous regardons vers l'Eglise de Rome avec grande sympathie par amour pour S. François » ; et plus loin est citée une parole du pasteur Monod, qui déclara naguère solennellement : « Nous regrettâmes à Stockholm (1925) l'absence de l'Eglise romaine. Faisons-lui une place aujourd'hui en la personne de S. François d'Assise le pacificateur. » — Le Rédacteur du « Guardian », le Rev. Iremonger, étudie les questions soulevées par le « Prayer Book ». — Dr Kirk, « Les tendances récentes dans l'Eglise d'Angleterre ».

*
* *

Der Gral (n° de juillet). Cette belle revue, dirigée par un Jésuite allemand célèbre, conduit le courant de l'apostolat moderne qui travaille à donner au public une littérature vraiment belle. Le R. P. Muckermann écrit dans l'article de fond que le désir de la Rédaction est de faire œuvre positive, de ne point s'attarder aux polémiques et combats. Développant un programme dont l'inspiration est hautement sympathique, l'auteur insiste sur l'élément irénique de la vie, sur l'amour qui seul est capable d'unir les lecteurs catholiques, protestants et même irréligieux du *Gral*.

Ecclesiastica, organe de la K. I. P. A. (Agence de la Presse internationale catholique édité à Fribourg en Suisse), donne un compte rendu de la Conférence de Lausanne, remarquable par son esprit large et pacifique. A propos du discours du Bishop Manning de New-York, le journal cite les paroles suivantes : « Nous désirons faire savoir à l'Eglise romaine que nous nourrissons envers elle des sentiments d'amour et de cordialité. Nous reconnaissons que l'Unité chrétienne ne pourra être réalisée à moins qu'elle n'embrasse nos frères appartenant à l'Eglise catholique romaine. Nous lui envoyons donc l'espoir qu'ils voudront bien prier comme nous que cette Conférence nous mène vers Celui qui a prié pour nous afin que tous soient un en esprit de Paix et de Charité. » C'est le Bishop Gore qui a résumé l'impression générale de la Conférence quand il a dit qu'une unité dogmatique ne peut s'obtenir actuellement. Sur ce terrain, les contrastes entre anglicans, orthodoxes et vieux catholiques et d'autre part les différentes dénominations de protestants ont été de plus en plus accentués. Il ne faut néanmoins pas désespérr, mais se mettre au travail sur ce qui est pour le moment capable d'unir les uns aux autres, c'est-à-dire le domaine social : le rapprochement, la meilleure connaissance mutuelle et enfin la charité disposeront favorablement les cœurs, et cela dans le but d'une Union future.

Una Sancta.— Salut aux vénérables Pères de la Conférence de Lausanne » est le titre d'un discours qu'a écrit à l'intention du Congrès le Pasteur Hans Ehrenberg. Un passage de cette belle et profonde méditation touche la non-participation de Rome. Nous sommes heureux de relever le ton très digne de ces sincères regrets d'abstention. L'article suivant commente le programme publié et explique l'importance des réunions à Lausanne pour l'histoire des Eglises protestantes. Plus loin nous trouvons : « De la signification éternelle des symboles œcuméniques et du droit particulier des différentes Eglises », du Pasteur Glinz ; puis le Prof. Dr S. Zankopd de l'Université de Sofia expose les vues de l'*Eglise orthodoxe et l'Union des Eglises.* Le Rev. Tissington Tatloœ, *The Church of England and Lausanne.* Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont les quelques considérations du Prof. Dr A. de Martin, *Les dangers de Lausanne* (nous en avons parlé

ailleurs). Karl Buchheim examine critiquement les théories protestantes sur la seule indivisibilité de l'Eglise du Christ. A noter enfin, p. 331 : « Question d'Unité d'Eglise ».

Hochkirche, débute par une belle prière adoptée officiellement dans le nouveau bréviaire protestant d'Allemagne ; le texte provient de la tradition luthérienne conservée en Courlande. Un article de Mlle Dieck sur *La Liturgie à la Campagne* démontre l'insuffisance de la prédication, le besoin qu'on ressent et le fruit qu'on pourrait tirer de services religieux dignement célébrés. Un projet de cérémonial pour le baptême montre le souci pratique de M. Mehl en ce qui concerne l'introduction du rituel nouveau qui ressemble d'assez près aux habitudes catholiques correspondantes. Plus loin on trouve une tout à fait irénique étude : *Le Sacrement de Pénitence protestant vu du catholicisme.* L'auteur se plaint en termes très forts de ce que le protestantisme ne sait absolument rien du catholicisme où il y a tant de bon à prendre, et que les préjugés innombrables qui circulent parmi les protestants à l'égard de cette religion proviennent seulement d'une fausse interprétation de la foi catholique. La « Chronique » mentionne l'initiative prise par les pasteurs du Harzgebirge de laisser dorénavant les Eglises ouvertes afin que les fidèles puissent aller s'y recueillir.

Le numéro d'août contient, en première page, une prière qui débute ainsi : « Domine Jesu Chrite, qui dixisti apostolis tuis : Pacem meam relinquo vobis... » Le jour du 29 juin, la paroisse germano-catholique de Berlin fêta d'une façon fort liturgique « S. Pierre et S. Paul ». Le sermon prononcé à cette occasion est un commentaire « sur l'antienne du Magnificat que l'Eglise catholique chante aujourd'hui ». — On lira avec un intérêt particulier « L'opinion de Luther sur l'Episcopat évangélique ». Suit une esquisse de Règles pour l' « Ordre des tertiaires franciscains protestants ». Elle contient cette phrase significative : « Tous les frères doivent être catholiques, penser et vivre catholiquement ; ils doivent se soumettre à l'autorité des conciles œcuméniques fermement persuadés que ceux-ci ne peuvent errer. » Un des principaux devoirs des frères est de prier pour l'Union de tous les chrétiens dans la Foi et l'Amour. Enfin « Ce que le Protestantisme

peut apprendre à l'Eglise catholique : chapelet et litanies ». — Nous félicitons notre confrère de sa largeur de vues !

Die katholischen Missionen (août). Cette belle revue, dirigée avec maîtrise par le R. P. Arens, S. J., publie un article sur l'état actuel du problème de l'Union des Eglises. Les grands centres du travail « unioniste » sont mentionnés dans leur ordre historique : l'Institut Pontifical oriental de Rome, les Congrès de Velehrad, l'activité admirable de S. E. Mgr André Szepticky, l'œuvre des Moines de l'Union des Eglises. Presque toutes les revues et publications concernant cette question sont mentionnées, commençant par « Orientalia Christiana, Echos d'Orient, Stoudion, Una Sancta, et Irénikon ». Le R. P. Peters, qui est un savant bibliographe, a accumulé dans cet article tous les renseignements documentaires indispensables à quiconque veut se faire une idée de ce monde œcuménique qui évolue aujourd'hui si fortement et qui sera sans doute encore demain au tout premier plan de l'attention du grand public religieux.

Schonere Zukunft (21 août). Lors du Congrès de l'Eglise episcopalienne à St-Francisco, un orateur réclama le retour aux habitudes liturgiques du moyen âge, « car dans notre siècle agité on a besoin d'un idéal qui vous sort des misères terrestres ». Un ministre de l'Eglise baptiste de New-York recommande le retour à la Confession auriculaire, parce que cette institution a développé, comme dans l'Eglise romaine, les capacités psychologiques des prêtres qui ensuite seront plus aptes à diriger les âmes. Le même ecclésiastique prêcha la dévotion à la Sainte Vierge ; enfin il s'éleva contre « l'absurde pensée qu'il faut instruire de la religion seulement les adultes capables de réfléchir par eux-mêmes ». Le Rabbin Samuel Thurmann du « United Hebrew Temple » a suivi son collègue de l'Eglise des Baptistes : dorénavant il recevra les confessions dans sa synagogue. D'autres rabbins se conforment déjà aussi à cet exemple. Un prédicateur de l'Eglise presbytérienne essaye à son tour de faire tomber des préjugés : « Cessez, dit-il, d'accuser les catholiques de crimes absurdes ; assez de se combattre et de se haïr ; remercions plutôt Dieu que cette Eglise fait de si grandes choses en son honneur.

* * *

Recherches de Science religieuse (août) publient un article sur le travail théologique de N. N. Globoukowski, jadis professeur d'Ecriture Sainte à l'Académie de Saint-Pétersbourg, aujourd'hui à l'Université de Sofia. Dans le domaine *dogmatique,* le mérite de Globoukowski est d'avoir, selon le génie de sa race, excellé dans la synthèse. C'est une œuvre de haute intelligence qui laisse ouvertes des avenues pour des travaux ultérieurs. Partant de la théologie de Mgr Philarète qui pose comme base de son argument l'inaccessibilité de tout effort scientifique lorsqu'il s'agit du fait de la révélation, l'auteur montre l'influence historique des formules définitivement fixées en un langage nécessaire. Notons pour l'*histoire comparée des religions* que depuis les derniers vingt-cinq ans le ton de l'enseignement a beaucoup évolué et est devenu plus irénique dans son appréciation des chrétientés occidentales : les rapports qu'a entretenus l'Eglise russe avec l'étranger ont produit ce satisfaisant résultat.

Dans le domaine de la *morale* et de l'*ascèse,* il faut noter que les nombreux traités du métropolite Antoine Khrapovitski ont joué un rôle considérable. C'est parce que le second élément de cette discipline a de tout temps été bien plus mis en avant que la formulisation scientifique de la morale. C'est d'ailleurs très caractéristique de l'esprit de l'orthodoxie qui se méfie quelque peu des sèches définitions de la vieille scolastique. La même remarque peut être faite pour la *théologie pastorale et l'homilétique.* Le chapitre sur l'*Apologétique* est particulièrement intéressant : la théologie slave n'a pas eu les mêmes difficultés de défendre perpétuellement sa foi contre des attaques ; de là l'absence de ces attitudes de combat qui ont entaché au cours des âges plus d'une discussion entre savants. Les fameuses « différences théologiques » se réduisent singulièrement lorsqu'on a souci de bien définir de part et d'autre la portée exacte et l'enseignement invariable de la sainte Eglise. Car, dit le Prof. S. S. Glajolev, « l'homme ne peut connaître la vérité que de Dieu où il ne la connaîtra jamais ». L'*étude des livres saints* est en Russie aussi ancienne que l'introduction du christianisme ; l'amour, la « fréquentation et le respect pour les Saintes Ecritures n'ont

jamais diminué là-bas. Et nous avons tout lieu de prendre cet aspect de la vertu de religion comme modèle pour certains catholiques. Une bonne « histoire des vicissitudes » et de la révision des anciens textes sous le patriarche Nikon, complète cette partie de l'article.

Le livre de M. Lebedev sur l'histoire de l'Eglise est mentionné et reconnu être un appoint de première valeur pour l'Ecclesioloja. Les parties sur l'histoire du moyen âge et moderne sont, nous le regrettons, moins largement exposées. Un chapitre sur la Patrologie souligne le fond commun de nos croyances, terrain sur lequel tous les chrétiens trouveront l'accord.

---

4. Bibliographie.

Julien, Mgr Eugène, évêque d'Arras, « *L'Evangile nécessaire à l'ordre international* ». Ed. Bloud et Gay, Paris, 1927, 180 pages.

Dans ce volume sont réunies les conférences que l'éminent auteur a faites à Louvain, à Paris, à la Semaine Sociale du Havre et au Congrès de Bierville.

« La face du monde a changé aujourd'hui. Les nations se rapprochent les unes des autres... les vieux peuples eux-mêmes, qui se faisaient une pointe d'honneur de fermer leurs frontières à l'indiscrète curiosité des étrangers, ont dû laisser tomber leurs murailles de Chine. C'est la marche vers l'Union ou, si l'on veut, un retour à l'Unité foncière du genre humain. »

D'une façon claire et persuasive, l'éloquent Evêque montre l'impossibilité logique de fonder une société sur une autre base que celle du précepte évangélique de la fraternité. Tous les essais pour trouver un autre principe vital échouent, et à nouveau la civilisation se trouve devant l'éternel problème qui exige qu'on prenne position.

L'Evangile est nécessaire au salut du monde quand il s'agit des âmes prises en particulier, quand il s'agit des rapports qui unissent les âmes entre elles et enfin quand il s'agit d'établir la paix entre les peuples. Pourquoi donc cette hésitation à le dire bien haut, cette apparente timidité à faire confiance à la vie ; pourquoi laisser aux partis, dits révolutionnaires, « le bénéfice de passer pour les héraults d'un idéal qui fut proprement et historiquement un idéal chrétien ?

L'Evangile — et partant le catholicisme, custode officiel du dépôt de la foi — sera comme toujours, et à tout jamais, le signe d'union et le principe indispensable à la paix du monde.

D. André de Lilienfeld.

Spektorskij, Prof. E., « *Le Christianisme et la Culture* ». Ed. Plamja, Prague, 1925, 310 pages.

Parmi les livres russes modernes qui traitent de sujets philosophico-religieux, l'œuvre du savant professeur Spektorskij est certainement au tout premier rang. Ecrite d'un style vif, elle embrasse comme documentation tous les domaines du savoir humain. L'idéologie n'est pas seule à confirmer les thèses émises, l'histoire, elle aussi, doit servir aux preuves : Commençant par les philosophes du monde classique, passant par ceux du moyen âge pour aboutir aux esprits les plus éminents de la pensée moderne, tous affirment que si la culture se détache du christianisme, la faute en est aux hommes et non point à une déficience intrinsèque de cet enseignement. Soulignons encore le souci manifeste du Prof. Spektorskij d'être juste et charitable pour toutes les écoles philosophiques même là où un accord de conclusion n'est pas possible. Est-il permis de dire que l'honorable auteur méconnaît le rôle qu'a joué dans l'histoire du christianisme l'Eglise catholique. Les renseignements qui lui sont parvenus sur Rome ne sont pas toujours de première main, de là de regrettables confusions. Mais la sincérité du savant Professeur est si évidente qu'on ne peut qu'espérer que ces malentendus ne dureront point. Cette restitution faite, on peut dire que tout orthodoxe aussi bien que les orthodoxes-catholiques doivent connaître cette remarquable apologie du christianisme.

Père Arsène.

Keyserling, Graf Hermann, « *Die neuentstehende Welt* ». (Le monde qui naît.) Ed. Otto Reichl, Darmstadt, 1926, 140 Seiten.

L'auteur, connu pour être l'âme de l' « Ecole de la Sagesse » de Darmstadt n'est pas le seul à constater que « la culture actuelle est dans son stage de déclin » ; ce par quoi il se distingue des autres philosophes de l'histoire, c'est la façon dont il approche le problème du monde nouveau qui naît. Toute culture a ses germes dans le passé qui expliquent le présent et font présager l'avenir. Jadis l'accent de l'humanité était sur « l'intransmissible », c'est-à-dire sur l'acceptation pure et simple d'éléments non assimilés par l'intelligence ; tandis que le monde nouveau, ayant surtout développé les facultés critiques, s'appuie davantage sur l'admission raisonnable des facteurs nouveaux se présentant devant l'intelligence. Cette lumière, qui se fait peu à peu, permet mieux de saisir le « facteur œcuménique » qui est à la base des relations humaines. Cette constatation est appuyée, par ce que l'on voit se produire aujourd'hui dans les domaines économique, politique et religieux ; de là toutes ces tendances centripètes, la nostalgie vers l'Union ou plutôt vers l'Unité des individualismes.

L'auteur illustre cette thèse par l'exemple de deux hommes-types : Lenine, le créateur de l'Etat, union d'individualités, et Mussolini, incarnant l'unité sociale. Tous les deux représentent une tendance caractéristique du monde nouveau qui naît.

D. André de Lilienfeld.

Douglas, Rev. C. E. Proctor in the Convocation of Canterbury, « *The Rallying Centre of Christendom* ». Ed. The Faith Press, London, 1926, 154 pages.

L'auteur de ce petit opuscule part de la considération que ce fut aussi bien l'Orient que l'Occident qui évangélisèrent le peuple anglais : S. Théodore de Tarse, moine grec, romain de par la mission que le Pape lui confia, devint archevêque et primat d'Angleterre. Il semblait prédestiné à entretenir les liens qui devaient exister entre Constantinople, Rome et Cantorbury ; mais les Anglais sont essentiellement réfractaires à toute autorité qui n'est pas née du « consentement commun ». Et devant nous passe le tableau des tentatives historiques d'émancipation qui ont toujours affligé l'Eglise anglaise et « qui finalement la mèneront à l'indépendance complète ».

L'évolution de cette tendance est très bien caractérisée, mais il nous semble que la méthode historique, formelle et positive qu'avait employée l'auteur jusque là n'est plus à sa place quand nous sommes introduit, au chap. VII, c'est-à-dire aux questions des rapports de l'Anglicanisme avec les autres confessions chrétiennes. Très peu persuadé que la Réunion de la chrétienté n'aboutira jamais, l'auteur dit très longuement son opinion sur le catholicisme romain et sur l'orthodoxie. Ici encore c'est la question de l'autorité, des Ordres, des rapports loyaux entre Papauté et Episcopat qui sont au premier plan.

Le Rev. Douglas a savamment étudié et exposé son sujet, mais il nous semble que la question est un peu unilatéralement traitée. Et c'est ainsi qu'elle perd la justesse de ses proportions : « L'Anglicanisme avec son système d'autorité sagement réparti à tous ses membres, et sa liberté large mais suffisante, devrait être, d'après l'auteur, le type modèle, le centre de la chrétienté. N'est-ce pas opposer un verdict humain à une solution divinement voulue pour le bien de l'humanité dans le problème de notre organisation ecclésiastique ? S. B.

Mensching, Gustav, « *Katholische Kultprobleme* », dargestellt in ihrem Verhältniss zur evanglischen Kultauffassung. (Problèmes de la Liturgie catholique et leurs correspondants dans le culte évangélique.) Ed. Leopold Klotz, Gotha, 1927, 100 pages.

Une « modeste contribution à la science comparée des cultes et cela dans l'esprit irénique qui seul permettra l'approche des valeurs essentielles de l'un et de l'autre ». C'est l'appréciation de l'auteur lui-même. Nous le soulignons volontiers : M. Mensching fait honneur à sa parole ; nul endroit où il s'écarterait de son désir d'objectivité, aucune concession à la sentimentalité polémique. Très malheureusement on ne pourra omettre la constatation que l'auteur ne parle pas de l'Eglise catholique en connaissance de cause : un travail comme celui qu'a entrepris M. Mensching suppose une très profonde connaissance du traité dogmatique de la grâce ainsi que de celui des Sacrements. Ce que l'auteur cite comme criticable n'a jamais été l'objet d'enseignement de l'Eglise : les arguments sont

donc invalidés par un complet non-lieu. Ainsi, pour saisir le sens profond des écrits récents sur la Liturgie, édités par les moines bénédictins de l'abbaye de Maria Laach, non moins que pour les publications de Guardini, il aurait été indispensable de faire auparavant une étude sérieuse du Dogme et de la Tradition catholiques.

Le travail est divisé en deux parties : la première se rapporte à la foi, la seconde à la morale ; une conclusion est intitulée « Jésus et la Piété de valeur secondaire ». Certaines mises au point de ce chapitre seraient admises par beaucoup de protestants d'aujourd'hui.

Ce livre est un effort conscient et soutenu de sereine objectivité. Aussi longtemps qu'on cherche la vérité de tout son cœur, on se trompera peut-être, on ne peut être blâmé.

D. Michel Schwarz.

Marchant, Sir James, K. B. E., L. L. D., « *The Future of Christianity* », with an introduction by thes Rt. Rev. Arthur C. Headlam. D. D. Bishop of Gloucester. Ed. Murray, London, 1927. 300 pages.

Ce livre n'est pas une « collection » d'articles venus par un jeu de circonstances fortuites se réunir dans un volume commun. La distribution logique et la suite des idées sont deux aspects que souligne très à propos dans l'introduction l'évêque de Gloucester.

Sorte de traité populaire sur les grands problèmes sociaux du christianisme, ce livre rend le précieux service de collaborer à la science moderne si nécessaire des religions comparées. Presque toutes les nuances de la pensée religieuse ont été touchées ; quelques-uns de ces articles sont réellement très bien. Mentionnons surtout l'étude « *Forgiviness and Atonement* » de Principal Dr Alfred Garvie, M. A. Les dernières pages de cette collection, qu'on pourrait intituler « Problème de l'Unité chrétienne », peuvent servir de transition au suivant livre du même auteur, « L'avenir de l'Eglise d'Angleterre ». S. B.

Mackenzie, Rev. K. D., « *An Echo of the World Call.* London, 1927. Ed. Soc. for the Propag. of the Gospel, London, 1927, 90 pages.

« L'Appel mondial », dont ce petit livre nous donne un « echo », n'est autre que l'appel au secours que les pays de missions adressent à l'Eglise d'Angleterre. C'est, en d'autres mots, le besoin criant, en hommes et en argent, dont souffrent les missions anglicanes. Le sympathique auteur, dont nous analyserons prochainement l'important ouvrage « The Confusion of the Churches », ne dément pas, dans cet écho, l'esprit catholique qui traverse tous ses écrits. « La question des missions pour l'Eglise d'Angleterre, dit-il, n'a rien à voir avec la prospérité ni de l'empire (britannique) ni de l'anglicanisme, mais revient à ceci : Comment pouvons-nous, Anglicans, interpréter le *Christ Catholique* à tous et chacun, dans la sphère de l'influence anglaise ? » (p. 90).

D. Franco de Wyels.

Smogorzewski, Casimir, « *La Pologne restaurée* ». Ed. Gebethner et Wolf, Paris, 1927, 360 pages.

Nous signalons cet ouvrage pour un important chapitre qu'il contient sur *La Pologne et les Eglises* (pp. 187-211). C'est certainement l'étude la plus complète et la plus documentée qui ait paru en langue française sur la question religieuse polonaise.

On trouvera là beaucoup de petits faits notés avec soin et la conscience apportée par l'auteur dans l'étude des points qu'il étudie, fait regretter qu'un certain nombre d'objets d'observation lui aient échappé. Ainsi ne dit-il rien des mouvements de jeunesse catholique en Pologne, des tentatives de rénovation liturgique, du débat sur la primature, rien absolument de la vie de l'Eglise catholique de rite byzantino-slave où pourtant la mise en question de l'introduction du célibat a soulevé des mois durant des controverses passionnées.

Une des subdivisions de ce chapitre est intitulée : *La Pologne et l'Union des Eglises,* et il présente un intérêt tout particulier pour les lecteurs d'*Irénikon.* Le Polonais qu'est M. Casimir Smogorzewski a fait un gros effort pour exposer tous les points de vue sur le rôle que la Pologne peut ou ne peut pas jouer, au dire des théoriciens, dans le retour à l'unité des populations russes, et il est des lignes qui durent lui coûter à écrire. (Ici aussi d'ailleurs des lacunes : M. Smogorzewski ignore par exemple l'évolution de pensée d'Aurelio Palmieri.) L'auteur a fait également un gros effort pour prouver que son pays devait avoir un rôle à jouer dans le futur appel au bercail des voisins de l'Est et il cite avec ampleur les vues de Mgr de Ropp, les interviews de Mgr de Guébriant à son retour de Sibérie, l'activité de la Société des Missions.

Malheureusement, M. Smogorzewski explique avec tant de franchise le point de vue polonais que l'on se demande si la bonne volonté « missionnaire » de nos amis ne se heurtera à des difficultés sans solution.

Alors ? Ici encore M. Smogorzewski est franc. Il ne dissimule pas que le Gouvernement polonais « ne peut travailler à l'affaiblissement de l'Eglise orthodoxe autocéphale de Pologne » (p. 202), c'est-à-dire qu'il préfère le *statu-quo* à un mouvement unioniste. La seule activité qui soit tolérée — et dans une mesure très réduite, et non sans hésitations, — est celle de missions aboutissant à la création de paroisses de rite slave oriental. « Ces paroisses gardent le rite oriental, leurs curés prêchent dans les idiomes slaves, mais *ils dépendent de l'évêque latin !* » (Souligné dans le texte. N. D. L. R.)

Il faut laisser le temps juger de cette conception étrange. On peut dire cependant déjà qu'elle n'a pas toujours eu des conséquences bonnes...

On voudrait croire que M. Smogorzewski a renoncé avec ses compatriotes à l'idée d'une latinisation totale des pays ruthènes, mais il a une formule un peu troublante et que nous citons dans son ambiguité : « Un souffle d'apostolat traverse l'Eglise catholique en Pologne comme ailleurs, toutefois la Pologne ne veut ni ne peut être *à l'extérieur* un agent de latinisation. » (p. 202, souligné dans le texte. N. D. L. R.)

... La question de l'Union des Eglises est douloureuse à la Pologne. La Pologne, d'une part, est très justement fière de son ardent catholicisme ; d'autre part, elle garde le souvenir amer de l'union de Brest

qui aboutit en partie à un échec, en partie à l'érection d'une Eglise où catholicisme et polonisme ne sont pas synonymes. Il lui est difficile de convenir que si cette première union n'est pas probante, c'est pour beaucoup parce qu'elle fut mal comprise de Varsovie. Aussi parle-t-elle aujourd'hui plus volontiers de *missions* que *d'union* et il faudra sans doute attendre quelque temps encore pour que les ouvriers de l'Unité du Monde chrétien en Pologne et en Occident abordent le problème des pays russes orthodoxes avec des méthodes analogues. A. M.

Panaitescu, P. P., « *L'influence de l'œuvre de Pierre Mogila, archevêque de Kiev, dans les principautés roumaines* ». Mélanges de l'Ecole Roumaine en France, t. V, Paris, 1926 ; et à part, Paris (Gamber), 1926, 97 pages.

Pierre Mogila, archevêque de Kiev, est une figure religieuse bien curieuse de la première partie du XVIIe siècle. Il fut le pivot de la résistance orthodoxe contre le mouvement d'Union commencé par l'acte de Brest, mais, en même temps, il se montra très résolument occidental, fondant une académie calquée sur les collèges des Jésuites, où le latin était en honneur, et coiffant son blason de métropolite du chapeau de cardinal. Grâce à lui, à son Académie, à ses écoles, à ses presses, les pays ruthènes qui constituent la Russie Blanche d'aujourd'hui et l'Ukraine connurent renforcé l'écho de la Renaissance qu'y avaient apportée les collèges polonais. Il se forma alors toute une phalange d'hommes instruits, amis de l'Occident, qui agirent ensuite, non sans contradiction, à Moscou et furent les premiers collaborateurs de Pierre le Grand.

M. Panaitescu nous apprend que l'œuvre de Pierre Mogila eut aussi un retentissement dans les principautés de Moldavie et de Valachie. On y fonda des imprimeries dont les caractères, les bois gravés et une partie des ouvriers vinrent de Léopol et de Kiev. Deux personnalités actives : le boïar Nasturel et le métropolite Barlaam reçurent leur inscription de Mogila. Enfin des professeurs de Kiev vinrent ouvrir à Jassy un collège latin. Là comme à Moscou ils se heurtèrent à l'hostilité des Grecs, mais ils furent moins heureux dans leur lutte. Les princes de Moldo-Valachie qui avaient été élevés dans les milieux de Constantinople soutinrent leurs maîtres et le courant occidental venu de Kiev n'exerça pas une action profonde.

M. Panaitescu a écrit ce travail en savant. La bibliographie qu'il donne est abondante et peut rendre de grands services. A. M.

Ecclesia. Encyclopédie populaire des connaissances religieuses publiée sous la direction de l'abbé Aigrain, Professeur aux Facultés catholiques de l'Ouest. Préface de S. G. Mgr Courcoux, évêque d'Orléans. Ed. Bloud et Gay, Paris, 1927, 1100 pages, 45 Fr.

Les noms des éminents collaborateurs à cette œuvre considérable, de haute et intelligente vulgarisation catholique, dispensent de tout

commentaire : Mgr Gibier, évêque de Versailles, l'abbé Christiani, le R^{me} Père Abbé dom Cabrol, l'abbé Calvet, le Père de Grandmaison, S. J., le Père du Passage, Rédacteur des *Etudes,* le Père Marchant, Rédemptoriste, François Veuillot, pour ne citer que quelques noms de ce que la France compte de plus illustre, ont écrit les pages marquantes de ce beau livre ; d'excellentes illustrations le rendent agréable à tous.

Tant de bien sera opéré à l'idée catholique par cette encyclopédie qui est bien éditée et qui présente une réelle valeur technique, que nous nous permettons de dire un seul mot de critique : la partie « *Les Eglises séparées* » a besoin d'être sérieusement revue si elle ne doit pas faire quelque peu tache dans un si bel ensemble. Ce n'est pas la documentation qui est déficiante. Evidemment non ; au contraire, elle est posée en peu de paroles qui chacune vont à l'essentiel. C'est parfait, mais ce qui est réellement préjudiciable, c'est le ton dans lequel est conçue l'étude. C'est celui d'un statisticien, d'un homme qui vise à la seule vérité historique, telle que, brutalement, elle se présente devant lui. D'un catholique on peut et on doit attendre cette délicatesse de la charité qui présente l'ensemble des faits sous l'angle de vérité sans doute, mais passé par le creuset de la sympathie chrétienne.

Cette restriction mise à part — elle ne porte que sur sept pages (534-540), — nous ne pouvons que recommander ce « livre unique ».

D. André de Lilienfeld.

Mother Mary Loyola of the « Bar Convent » York, « *With the Church* ». Préface by Rev. Father H. Thurston, S. J. Ed. Burns, Oates, Washbourne, 1927, 300 pages.

Nous trouvons dans ce fort beau volume des notes ascétiques très originalement groupées sous l'inspiration des exercices de S. Ignace. La différence est peut-être le fait que dans le monde familier de son couvent, la Rév. Mère Mary Loyola, qui avait l'habitude des âmes supérieures, tenait pour acquis les fruits de la voie purgative et entre d'emblée dans le domaine de la spiritualité positive. Son esprit, d'une lucidité remarquable, ennemi de toute vague et doucereuse piété de sacristie, se complaît dans la production de pensées « à grandes ailes » qui saisissent et emportent tout en n'effrayant pas. Une longue expérience ainsi que des rapports personnels avec beaucoup d'hommes remarquables rendent ses méditations vivantes et pratiques. Des citations choisies viennent au besoin appuyer l'évidence ou entraîner le consentement.

Le mouvement de Renouveau Catholique Anglais est commenté avec sympathie. « La reprise graduelle, morceau par morceau, des vérités catholiques, l'aspiration même vers l'Union et le centre d'Union..., tout cela suggère l'idée que c'est une récompense de Dieu pour tant de prières et une si grande et bonne foi. » — Nous ne pouvons que recommander ce livre qui à bien des titres a une valeur réelle.

D. André de Lilienfeld.

Anastasia Princesse de Géorgie. Edition de l'Eucharistischer Völkerbund, Vienne (Autriche), 1926, 62 pages.

Dans ces quelques pages, la Princesse Anastasia raconte avec une admirable candeur l'histoire de sa vie. Descendante directe du dernier roi grousin (magnifique pays sauvage annexé sous Alexandre II à l'empire russe), la Princesse, tout en étant dame d'honneur de l'impératrice Alexandra Feodorowna, devint institutrice au Collège de la noblesse à Finn en Esthonie, puis directrice d'une école en Courlande. Sous la Révolution, incarcérée, puis en exil sur les grands routes du monde, enfin de retour en Courlande, la noble apôtre agit sur son entourage par l'exemple de bonté, simplicité et vertu catholique, sans jamais se départir de la discrétion religieuse et vouloir substituer l'impatience humaine à la patience de Dieu. La princesse est devenue catholique dans des circonstances bien extraordinaires. Elles valent la peine d'être relatées.

Princesse C. DE L.

Picard, l'abbé Georges, Aumônier honoraire du Lycée Louis le Grand, « *Précis de la Doctrine catholique* ». Introduction par le R. P. Dieux de l'Oratoire. Ed. Bloud et Gay, Paris, 1927, 26 pages.

... Vrai cours supérieur d'instruction religieuse où l'abbé Picard eut la joie de réunir chaque dimanche un auditoire d'élite, principalement formé de ses anciens élèves, d'étudiants des grandes écoles et de Professeurs même...

Fârber, Dr Phil. Karl, « *Die Auferstehung der Kirche* ». (La Résurrection de l'Eglise.) Ed. « Für Christliche Weltanschauung », Berlin, 100 pages.

Le cri d'une âme ardente, imbue de conceptions parfois étranges, apocalyptiques, pour le retour à l'Eglise « une, sainte, catholique et apostolique ». Cet écrit touche surtout des questions intéressant les religions réformées.

LIVRES ARRIVES

Schuster, I., Abbate del Sacro Monastero S. Paolo, « *Liber Sacramentorum* ». Note storiche et liturgiche sul Messale Romano. 80 l. VIII. Ed. Marietti, Torino-Roma, 1927. 300 pages. Prix : 10 lires.

Maas, A. W., S. J., « *Red de Jeugd* ». Met Voorrede van Dr A. D. Stracke, S. J. Ed. Vlaamsche Boekhalle ; Leuven, 1926. 243 pages.

Sœur Marie Saint-Patrice, Missionnaire de N.-D. d'Afrique, « *Enfants noirs au Ruanda* ». Collection Xaveriana, n° 41, mai 1927.

Roberts, Cecil, « *The Difficulty of Infallibility* ». Introduction par J. G. H. Barry D. D. ditt. D. Collection « St. Mary's Books ». Ed. League for Catholic Action New-York U. S. A.

Britan, Ilja, « *Marija* ». Mystère. Ed. « Logos ». Berlin, 1927. 94 pages. — Du même auteur, « *Rasnotsviet* » (Le Bouquet). Recueil de

Poésies, même édition, 1927. 220 pages. — Du même auteur, « *Isgnanniki* » (Les Exilés), drame en quatre actes, même édition, 1927. 64 pages.

Gorce, Denys, Dr en médecine et ès Lettres, « *La Lectio Divina* ». Des origines du cénobitisme à S. Benoît et Cassiodore ; I. S. Jérôme et la lecture sacrée dans le milieu ascétique romain. Ed. Monastère du Mont-Vierge, Wépion-sur-Meuse, Belgique, 1925. 400 pages. — Du même auteur, « *Les Voyages* ». L'hospitalité et le Port des Lettres dans le monde chrétien des IVe et Ve siècles. *Ibid.*, 1925. 300 pages.

Arseniew, Prof. Dr Nicolas, « *Liturgie et Mystère Eucharistique* ». Y. M. C. A. Press, Paris. — Du même auteur, « *François et la transformation du monde* ».

Massis, Henri, « *Défense de l'Occident* ». Ed. Plon, 1927. 280 pages. 14e mille.

Reckitt, Maurice B., « *The Social Teaching of the Sacraments* », being the Report of the 25 Anglo-cath. Summer School of Sociology, held at Keble College, Oxford, july 1926. Ed. Soc. SS. Peter et Paul, 1927. 154 pages.

Kanters, Dr Theol. Ch. G. Prêtre du S.-C., « *Le culte du Sacré-Cœur* ». Considérations doctrinales, historiques et ascétiques. Ed. Dewit, Bruxelles, 1927. 274 pages.

Constant, G. Professeur à l'Institut Cath. de Paris, « *Concession à l'Allemagne de la Communion sous les deux espèces* ». Tome I et II. Etude sur les débuts de la Réforme catholique en Allemagne. Ed. Boccard, Paris, 1923. 1165 pages.

Reau, Louis, « *Histoire de l'Expansion de l'Art français moderne* ». Le monde slave et d'Orient. Ed. H. Laurens, Paris, 1924, 420 pages.

d'Alès, Alex., Prof. à l'Institut Cath. de Paris, « *Le Dogme de Nicée* ». Ed. Beauchesne, 1926. 270 pages.

Mousset Alfred, « *Le Royaume Serbe, Croate, Slovène* ». Préface d'Albert Thomas. Ed. Bossard, Paris, 1926. 270 pages. 10e édition.

Duthuit, Georges, « *Byzance et l'Art du XIIe siècle* ». Ed. Stock, Paris, 1926. 120 pages.

Spikowski, Ladislas, Prêtre du diocèse de Posnan (Pologne), « *La Doctrine de l'Eglise dans S. Irénée* ». Thèse de Doctorat. Ed. Université de Strasbourg, 1926. 160 pages.

Lang, Prof. Dr (Halle), Représentant de la Délégation allemande à la Conférence de Lausanne, « *Conférence mondiale des Eglises à Lausanne* ». Ed. Müller, à Halle, 1927. M. 1,80.

Sôderblom, Dr Nathan, archevêque d'Upsala, « *Réunion de la Chrétienté* ». M. 4.

Katz, Peter, « *Nathan Söderblom* ». Un guide vers la Réunion de la Chrétienté. Ed. Müller, Halle, 1927. M. 3.

La vie au Monastère d'Amay. (Août)

6 Fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur : deux postulants (un anglais et un finlandais) reçoivent le saint habit monastique avec les noms de Marc et Serge.
7 Conférence à Huy — Dom Ildephonse.
8 Ouverture du Congrès par les dirigeants des Cercles d'Etudes pour l'Union des Eglises (cf. plus loin).
13 Clôture du Congrès. M. François Paris transmet au R. P. Prieur une relique de la vraie Croix et de la Couronne d'épines, provenant du trésor de Notre-Dame de Paris, à l'intention de notre œuvre. Nous les portons processionnellement à l'église.
16 Journée pour l'Union des Eglises à Huy.
20 Profession solennelle de dom David Balfour.
22 Sa Grandeur Mgr Denis, évêque catholique slave de Krzevatsi (Yougoslavie) passe quelques jours au monastère. Sa Grandeur célèbre pontificalement, dans notre chapelle byzantine, la Sainte Messe et confère le saint ordre de diaconat à dom David.
23 Conférence à Gand — Dom Franco de Wyels.
28 Congrès de l'A. C. J. B. à Liége. L'union des Eglises y a une commission qui se réunit.

Le Congrès de Liége.

Section « Union des Eglises » dans l' A. C. J. B. — Réunion d'Etude à 9 h. Un public comparativement nombreux était venu témoigner de l'intérêt que l'on prend à cette question. Le Bureau était ainsi composé : Aumônier : R. P. dom Lambert Beauduin, O. S. B. ; Président : M. Robert Pouleur ; trois rapporteurs : dom André de Lilienfeld, qui parla du côté mystique dans le problème de l'Union des Eglises ; M. Jean Moeller, qui exposa le travail accompli par les différents Cercles d'Etudes pendant l'année écoulée ; enfin M. Horace Gérin, qui, dans un beau discours, donna une esquisse rapide, pleine de verve et d'humour en même temps que d'esprit

surnaturel de ce que l'A. C. J. B. doit accomplir dans ce domaine. Une discussion très animée fit sortir plusieurs points importants de cette grande question qui sera dorénavant posée avec méthode et persévérance devant l'opinion publique. La propagande de parole et d'action, mais surtout d'exemple, devra être le meilleur moyen de vulgarisation.

Nous publions le discours de dom André de Lilienfeld.

Au nom du mouvement pour l'Union des Eglises — œuvre que N. S. Père le Pape Pie XI a voulu confier aux Moines bénédictins du Prieuré d'Amay-sur-Meuse, — permettez-moi, Messieurs, de saluer en vous les représentants de cette valeureuse jeunesse de Belgique, qui s'est réunie à Liége, afin d'étudier davantage et ensuite faire pénétrer dans la vie quotidienne les hauts et magnifiques enseignements de notre Sainte Mère l'Eglise.

Il y a vingt ans, la situation morale de l'Europe était sombre et triste ; la grande guerre survint et avec elle tout un cortège de misères, de destructions et de deuils. On s'en souvient encore ici, car le sol de ce noble pays de Belgique est encore tout trempé du sang de ses héroïques enfants. Mais ces souffrances n'ont pas été vaines. Aujourd'hui nos espoirs renaissent. La semence de ces martyrs a fait lever dans l'Europe tout entière une nouvelle et magnifique génération ; la jeunesse d'aujourd'hui ne consentira plus à courir l'effroyable risque d'une anarchie intellectuelle et morale, et c'est pourquoi, tout frémissants d'une sève nouvelle qui monte, les « Jeunes » viennent se grouper sous les étendards de l'Eglise : ils ne se contentent déjà plus des fêtes et des joies de la Sainte Eglise, ils veulent s'associer à sa Liturgie, vivre ses peines, ses souffrances et ses soucis, s'unir de plus en plus à son ascèse et à sa sainte mystique.

Or, il est incontestable qu'aujourd'hui le problème de l'Union des Eglises se pose impérieusement au tout premier plan de la conscience publique. Elle est la plus nécessaire, la plus urgente, la plus actuelle, la plus catholique des œuvres. Dans sa signification sociale, l'Union des Eglises c'est le problème de la « grande famille chrétienne », de la famille au sens œcuménique. Au point de vue individuel, c'est prendre au sérieux la parole de Notre-Seigneur : « Qu'ils soient un » ; c'est réaliser *en nous* le vœu le plus cher du divin Maître : « Qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ». Et si des séparations malheureuses se sont produites au cours des âges dans l'histoire de l'Eglise, il est temps, semble-t-il, de se rendre compte que ces antagonismes ont assez duré ; aujourd'hui on entend dans toutes les communautés chrétiennes retentir ce mot d'ordre : « Cessons de nous combattre, de nous haïr ; établissons enfin la paix entre frères. Ne sommes-nous pas tous divinement destinés à l'Union ? Aimons-nous donc les uns les autres sous le regard de notre Père commun qui est aux Cieux ! »

Embrassons d'un grand regard tous les pays de l'Univers et reconnaissons que l'Esprit-Saint de Dieu a allumé partout le feu sacré de son Amour. De quelque côté que l'on regarde, partout se manifeste une nostalgie profonde de l'Unité chrétienne : ce'st le réveil du sentiment

œcuménique, c'est l'aurore grandiose des temps nouveaux pour l'histoire de l'Eglise !

Voyez les peuples et les nations !

C'est l'*Angleterre* religieuse ; mais elle est toute transformée ! Voici cinquante ans qu'elle évolue dans un sens catholique ; comparez hier et aujourd'hui ! Avec un enthousiasme froid et tenace elle revient lentement vers la foi traditionnelle de ses aïeux.

Prenez l'*Allemagne,* cette « forteresse du Protestantisme » : un mouvement nettement défini prêche le « catholicisme évangélique ». La Hochkirchlich œcumenische Bewegung jette aujourd'hui la semence d'un renouveau liturgique ; on reprend peu à peu les habitudes d'antan et les chefs de ce mouvement travaillent avec méthode à la recatholicisation du pays.

Contemplez encore la *Suède* lointaine et ces autres pays, baignés dans les brumes de la mer Baltique. C'est le grand archevêque Söderblom d'Upsala qui y exerce son influence ; sa vie de labeurs gigantesques et incessants est toute consacrée à l'Union des Eglises. Les Congrès de Stockholm (1921) et celui de Lausanne (1927) sont en grande partie le couronnement de ses généreux efforts.

L'*Amérique,* elle aussi, travaille dans le sens de l'Union. La nécessité de s'unir y paraît plus immédiate qu'ailleurs, car la vie fiévreusement trépidante de ce pays d'affaires intenses a engendré un matérialisme effroyable. Mais soyons justes : l'Unité chrétienne ne se présente pas à eux sous l'aspect exclusif d'une nécessité sociale. Les Américains sont scandalisés des séparations chrétiennes, ils souffrent des déchirements fratricides et cherchent la vérité sur les chemins de la Réunion.

Je m'en voudrais de ne pas faire mention d'un pays qui nous est particulièrement cher : la sainte *Russie.* Sous le joug d'un Gouvernement officiellement athée, ce peuple martyr souffre d'atroces persécutions pour la foi. Tout comme les premiers chrétiens, ils luttent et meurent afin de signer de leur sang la fidélité inaltérable envers l'Eglise du Christ. Les exemples abondent, hélas ! Souvenons-nous de ce clergé russe, admirablement résigné et qui croit de tout son cœur en la vertu purificatrice de la souffrance, qui est déporté par centaines aux cachots indescriptibles du Solovetzki Monastijr. Ou encore, cet évêque martyr,... célébrant les Saints Mystères... Sur l'autel, devant lui, dans le calice, le Saint Sacrement est là... et voici soudain une bande de bolchevistes qui fait irruption dans la cathédrale et, à coups de couteaux, s'acharnent sur le prêtre du Seigneur. Le sang jaillit de mille blessures, et alors l'évêque de se redresser et de dire : « Mon Dieu je vous remercie de ce que vous avez permis à votre indigne serviteur de mêler son sang au vôtre. » Ou enfin cette organisation secrète qui existe depuis des années en Russie et dont les membres se glissent avec précaution dans la pénombre de quelque cachette afin de pouvoir prier en commun au péril de leur vie, pour l'Union des Eglises.

Plus loin encore, dans les *Pays de Missions,* dans l'Ouganda, le Sud de l'Afrique, des milliers de nègres chrétiens offrent communions et prières à cette grande intention. Ils le font avec une admirable générosité, car souvent ils accomplissent quatre journées de marche sous le

soleil brûlant de l'Afrique pour arriver au rendez-vous, et alors, d'un seul cœur, ils offrent leurs supplications au Père céleste.

Messieurs, tant de sacrifices, tant de foi et tant de prières ne resteront pas sans effet ; ils auront une vertu expiatoire, car ce qui empêche l'Union des Eglises de se faire c'est notre indignité, nos préjugés, nos orgueils. Dieu lui-même veut l'Union, et dès lors nous ne pourrions faire œuvre plus utile que de travailler de toutes nos forces à la réconciliation de tous dans la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Messieurs, pour nous catholiques, la solution du problème de l'Union des Eglises suppose une longue et profonde méditation préalable sur ce que nous appelons avec la théologie traditionnelle « Le Corps mystique du Christ », méditation sur ce que l'Eglise nous présente de plus beau, de plus large, de plus catholique et de plus divin.

Il est manifestement impossible d'épuiser en quelques pauvres paroles un sujet d'une si immense étendue, si insondable dans sa profondeur. Qu'il me suffise de vous rappeler que Jésus-Christ est la tête de ce corps mystique, non pas seulement à cause de sa prééminente dignité, mais surtout en ce sens que le Christ communique aux hommes, ses frères, sa propre vie, de même que dans le corps humain la tête exerce sur les autres parties du corps un véritable influx vital. Dans le corps tous les membres s'assistent et s'entr'aident mutuellement suivant une opération mesurée pour chaque membre ; et c'est ainsi que le corps tire son épanouissement d'une harmonie et d'une unité qui s'édifient par l'Amour.

Prolongement de la vie du Christ sur terre, l'Eglise a hérité de son divin fondateur non seulement la promesse d'une assistance éternelle, mais la mission souveraine de magistère dans l'économie du salut. Il y a donc entre le Christ et l'Eglise une identé de principe vital comme il y a identité dans leur raison d'être parmi les hommes. L'Eglise et le Christ sont inséparables ; ils sont uns et c'est pourquoi il importe, tant pour cet organisme divin que ceux qui en sont les membres, soient consommés dans l'Union.

Messieurs, cette magnifique et haute conception du corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ dilate toutes les âmes bien nées ; elle doit enthousiasmer les cœurs pour la vérité catholique.

Mais, ne l'oublions pas, — c'est mon devoir de vous le rappeler — de notre participation au Corps mystique du Christ découle toute une série de devoirs sociaux : devoirs envers la Sainte Eglise : son chef et sa hiérarchie, devoirs envers nos frères chrétiens. Qu'ils soient Orientaux, qu'ils appartiennent à l'Eglise d'Angleterre ou encore au Protestantisme, tous ceux qui sont régénérés par l'eau du Baptême appartiennent à la sainte Eglise, et c'est pourquoi, malgré leur absence du centre visible, ils ont un droit strict et spécial à notre charité. C'est par la charité mutuelle qu'on reconnaîtra les vrais disciples du Christ. Souvenons-nous que c'est par le manque de charité que se sont enracinés les schismes. Rétablissez la charité entre les chrétiens et vous aurez préparé la voie du Seigneur.

La destruction des préjugés mutuels, le rapprochement des cœurs et des intelligences dans l'Union de la charité, voilà la grande œuvre qui sollicite votre attention, qui se recommande à votre sympathie, à votre collaboration et à vos prières.

S'il est vrai qu'il est de la compétence de quelques spécialistes privilégiés de déterminer la nature des rapports qui doivent exister entre telle ou telle Eglise, il est vrai aussi que le problème de l'Union des Eglises, considéré dans son ensemble, s'adresse sans exception à toutes les âmes vraiment catholiques. C'est avant tout, non pas une question de spéculation apologétique, mais de psychologie religieuse et d'ascèse ; et c'est pourquoi nous ne pouvons espérer voir revenir nos frères au foyer familial de l'Eglise visible, si nous ne les attirons pas par la sainteté de notre vie quotidienne, si nous n'avons pas — ce que nous prêchons aux autres — la charité et l'union parmi nous-mêmes, si nous démentons nos origines chrétiennes, notre inspiration, notre destinée commune, si nous soulignons toujours ce qui nous sépare, ce qui est peut-être critiquable.

Non, bien au contraire ; attachons-nous à ce qui nous est commun, à ce qui est beau. Le « beau » est le côté le plus *vrai* des choses ! Car on définit un être par ses qualités positives, non point par ce qu'il n'est pas. De même, on définit une âme non par ses vices où elle se nie, mais bien par les vertus où elle s'affirme.

Messieurs, croyons à la vertu transcendante du Beau et du Vrai. Attachons-nous avec prédilection aux méthodes iréniques dans le travail pour l'Union des Eglises ; aimons à répandre autour de nous cette Paix du Christ qui charme et séduit, et alors, alors seulement, se réalisera, autour du Centre visible divinement institué, cette grande famille chrétienne de tous les frères dans l'Eglise, parachèvement du Corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Semaine d'études à Amay.

réservée aux Cercles d'Etudes (8-13 août).

Dans le cadre charmant et recueilli du monastère bénédictin d'Amay, des membres de nos cercles de Louvain et de Bruxelles, invités par les Moines, suivirent d'importants travaux. Les séances étaient suivies par beaucoup d'ecclésiastiques et amis des environs, entre autres, M. le doyen de Huy, M. le curé d'Amay, etc. On se ferait illusion à restreindre aux quatre murs du couvent le rayonnement d'influence de cette semaine, car les participants y ont fait charge pleine d'enthousiasme, de connaissances techniques et spirituelles pour projeter au dehors l'esprit de paix qui fait le fond de la méthode de travail inaugurée par dom Lambert Beauduin en matière d'Union des Eglises.

Inaugurée est ici un euphémisme, car l'esprit de l'Eglise fut toujours irénique et ceux-là ont dénaturé la face de Notre Sainte Mère qui lui ont donné un aspect belliqueux et pourfendeur. *Instaurare omnia in Christo et in pace,* telle est l'exergue de la médaille dans laquelle viennent s'inscrire tous les caractères de la semaine. Prenons-les successivement.

Le commandant Apreleff, un russe orthodoxe, nous ouvre l'écrin spirituel si précieux de l'Athos, la province-monastère. Il dégage la valeur *unioniste* de la Sainte Montagne et nous en retenons la parole d'un de ses startsi : « Le temps des maladies est venu, on ne sait ce qu'il durera, mais l'heure est marquée où déjà les chrétiens doivent se réunir. » Dans une seconde conférence, le commandant Apreleff développe, avec piété, le rouleau historique de l'Eglise russe depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours : ses avatars, synode, patriarcat ; ses gloires, ses difficultés : son histoire, enfin.

Le R. P. Piette, O. F. M. (S. Th. M.) est, en bon franciscain, toujours de joyeuse humeur, et si parfois il ne peut s'empêcher de rire en parlant de certains points de l'histoire de J. Wesley ou d'une secte protestante, il sait avec charité comprendre les élans pieux de ces chefs religieux et des foules qui les suivent, partout il reconnaît l'entière et immense bonne foi qui les possède : aucun geste rude de notre part ne doit les écarter sous prétexte qu'ils sont *loin de nous,* d'extérieur. Nous savons ce qui nous sépare, pourquoi ne parler que de cela ? Ce n'est plus l'heure d'argumenter, c'est l'heure d'être saint, dit le R. P. Piette, il a mille fois raison. Il serait impossible de livrer ici la substance de ses trois causeries, il faut se borner à en énumérer les sujets : 1) l'Union des Eglise et l'Anglicanisme ; 2) le Non-conformisme ; 3) la Vie protestante : son évolution.

Dom Anselme Bolton, d'Amay, employa deux séances à montrer le caractère catholique du New Prayer Book. En effet, le Sacramentaire, le Sanctoral, le Missel, le Bénédictional se ressentent très fort de la poussée anglo-catholique. Les saints Pères et Docteurs sont rentrés en honneur et de quelle magnifique façon ! Les louanges décernées à la manière dont ils exposèrent et défendirent la Foi mèneront les Anglicans plus loin encore. Là est le caractère irénique de la conférence : se féliciter des renouveaux catholiques chez nos frères séparés. C'est si neuf, qu'on s'en étonne, et pourtant cela a vingt siècles d'âge, la charité ! Le Prayer Book est un livre *anglais* dans toute l'acception du mot, par sa langue shakespearienne et son cachet biblique et poétique. Il incite à prier.

M. Paris, le héros des Conversations de Byzance, déroule les splendeurs du culte marial et de la liturgie en Orient russe

et byzantin. Les Eglises, les vêtements sacerdotaux. L piété et l'amour de nos frères orthodoxes coulent à plein bord dans ses paroles que les applaudissements d'un auditoire silencieux hachent fréquemment. L'orateur supplie la Vierge, si vénérée à Moscou, à Byzance et à Rome, d'unir les cœurs, et plus d'un œil se mouille à ce moment.

M. Gordon George, le grand mystique anglais, nous parle des vertus théologales en relation avec notre apostolat. Il faut se pénétrer de plusieurs choses : faire comprendre la vie mystique du catholique, montrer comment l'essence du catholicisme est un rayonnement d'une vie intérieure intense et surtout savoir comprendre que dans la mesure où nos frères s'approchent du Christ, le Christ d'autant se rapproche d'eux. Ceci regarde l'Angleterre. Toujours aussi il faut se souvenir que la puissance du Christ est dans l'Amour qui a vaincu la Mort (1).

Le réconfort de ces causeries fut dans l'atmosphère de paix qu'elles dégageaient.

Autre était la tâche que s'était assignée dom David Balfour : il rechercha la bonne raison de s'occuper d'Union des Eglises et la juxtaposa à tant d'autres, légitimes peut-être, mais trop intéressées. Tout mobile politico-économico-social, pour n'être pas condamnable, est en tout cas impur en ce sens que du calcul y entre : or il n'y faut aller que parce que le Christ le veut, que parce que le Christ est Amour et qu'il veut que nous nous aimions les uns les autres et que nous soyons un en Lui. On s'est trop habitué à croire qu'après nous, catholiques romains, en fait de sainteté, on pouvait tirer l'échelle.

L'engoûment d'une mode qui passe, la source de succès mondains dans notre travail sont condamnables aussi. Avant tout, il faut faire qu'autour de nous l'air soit respirable pour qui n'est pas de chez nous.

Une leçon de largeur de vues et de charité nous est faite par dom André de Lilienfeld à l'occasion de la « World Conference on Faith and Order » à Lausanne. Si le Pape n'y est pas, il n'a pas pour cela condamné, au contraire, il a béni... Soyons au moins aussi catholiques que lui et soyons chari-

(1) Un après-midi les membres des cercles se réunirent en une séance de travail à la bibliothèque du monastère.

tables et heureux du souci d'unité de foi chez nos frères quels qu'ils soient.

M. le Professeur Z... de Paris, expose une technique du travail pour l'Union, son organisation scientifique, comment la linguistique, l'archéologie, l'histoire de l'art viennent au secours du psychologue et du théologien qui veulent pénétrer à fond l'esprit de l'Orient ou de l'Occident anglo-saxon. Formation de bibliothèques, de bibliographies, de dictionnaires, tout cela a son importance et même pour le monde savant autant que pour les hommes d'Eglise. — Dans une suivante séance, le distingué maître entretint les auditeurs de la situation religieuse de la Pologne. L'intelligentsia est neutre en général, le peuple seul pratique avec dévotion un catholicisme vénéré pour son passé glorieux dans le pays. L'université pourtant réagit et le renouveau liturgique est assez fort sous l'impulsion indirecte des bénédictins belges de Saint-André-Lophem. A noter l'usage du polonais dans la liturgie. Le prosélytisme protestant est très fort : le méthodisme crie partout : *Los von Rom !* et beaucoup l'écoutent. Les juifs (10 p. c.) y ont une influence considérable.

Le sympathique Père Tsébrikov, esquissa les difficultés à l'Union : esprit et préjugés de race : latin-slave ; crainte de latinisation par Rome. On a oublié le Testament d'Amour du Christ, on n'a plus foi en sa puissance, pour cela Dieu permet nos divisions. Ce n'est pas la science qui nous viendra en aide, mais l'esprit de charité dans une Foi plus grande dont nous devons demander à Dieu le privilège.

Dom Lambert Beauduin, à son tour, prit la parole. Pourquoi a-t-on choisi les mots *Union des Eglises ?* La tradition est là, et le point de vue historique nous y autorise. Et l'apôtre par excellence de l'Union termine en exposant ce qu'il appelle sa « conversion ». En son temps, comme nous tous, il avait quelque chose de la prétention exclusiviste de la dignité du latinisme, et c'est le can. 1° du Corpus Juris Canonici qui l'en a fait sortir !

Ces journées ont passé trop vite. Et maintenant nous nous sommes laissés pénétrer d'un esprit œcuménique et nous avons quitté Amay avec regret, mais forts pour l'Avenir et l'Union.

H. GERIN.

Krasnaja Plochdchadj.

La « Krasnaja Plochdchadj » — la « Place Rouge » — ou la « belle place » de Moscou, se trouve sous les murs mêmes du Kremlin et compte parmi les monuments variés et célèbres qui la limitent la Tour du Sauveur, magnifique bâtisse de style gothique. Au dessus des portes de cette tour, qui de la Place Rouge mène au Kremlin, se trouve l'image du Sauveur devant laquelle une lampe brûle jour et nuit. Aucun Russe n'y passera sans enlever son chapeau et faire un grand signe de croix.

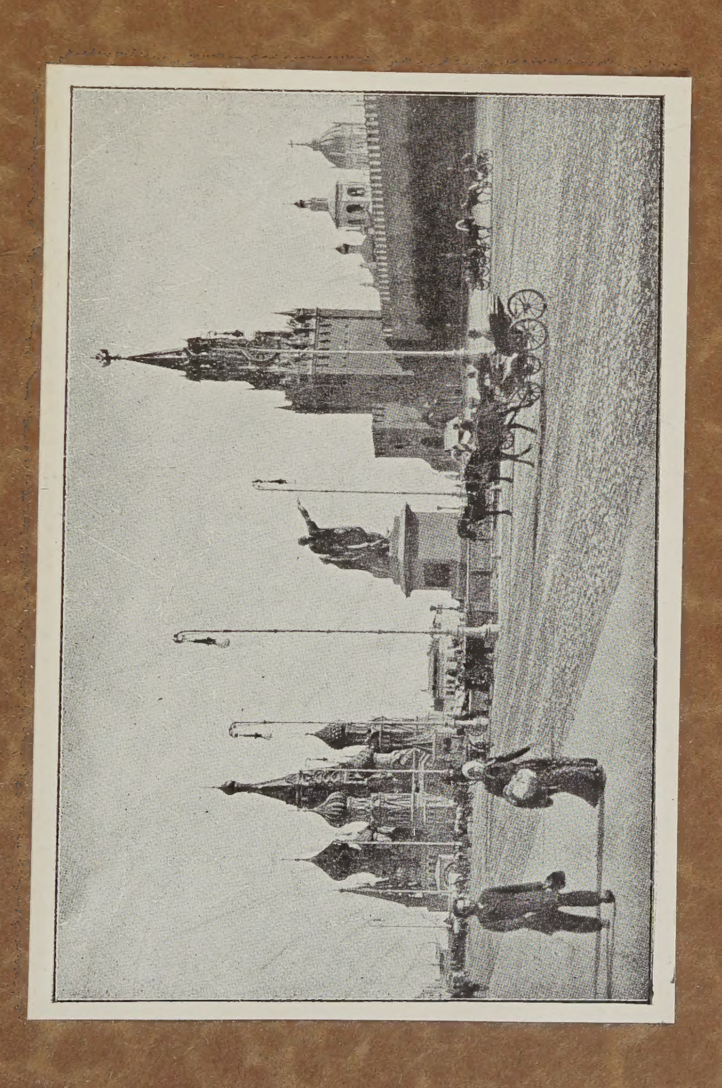
Au milieu de la Place s'élève le monument érigé par la ville aux libérateurs de la Russie, « Minine et Pojarskij » ; du côté droit on remarque la petite chapelle qui contient la plus vénérée icône miraculeuse de la Sainte Vierge Hiberskaja devant laquelle nuit et jour de longues rangées de fidèles attendent leur tour d'entrée. Du côté opposé à ce sanctuaire, on visite le « Pokrovskij Sobor » ; son architecture aux coupoles extraordinaires, de tout style, unique, est considérée comme le premier exemple de l'art religieux russe.

Entre l'Eglise et le monument, est ce que l'on appelle le « Lobnoje Miesto », sorte d'estrade ou d'ambon, d'où, jadis, les faits les plus importants de l'empire étaient solennellement lus au peuple.

La Place Rouge comme le Kremlin a été mêlée à tous les événements les plus marquants de la vie du pays : ici, Ivan le Terrible renonça à sa couronne, Vasili Chouiskij prêta serment de fidélité au peuple ; ici les Romanof furent proclamés au vieux trône des tsars moscovites ; Pierre le Grand y fit fusiller les Streltzi en révolte.

Ici enfin, eurent lieu les plus sanglantes scènes de la Révolution. Aujourd'hui un bâtiment spécial commémore l'avènement des bolchevistes, en la personne de Lénine ; de longues rangées de curieux attendent l'ouverture des portes du mausolée rouge, puis ils défilent silencieusement et se signent en murmurant une prière.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).



IRÉNIKON

REVUE MENSUELLE DES MOINES DE L'UNION DES EGLISES

A côté de la REVUE mensuelle,

Une COLLECTION paraît à intervalles irréguliers dix fois par an. Elle comprend une série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un Bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'Abonnement.

Revue et Collection		Revue	
Belgique	30 francs	Belgique	20 francs
Etranger	10 belgas	Etranger	5 belgas

Le numéro séparé : Belgique, 3 francs; Etranger, 5 francs.

Avis.

1. Tout ce que publie IRÉNIKON n'entraîne qu'une responsabilité individuelle. Il peut être bon parfois de faire connaître des Etudes qui, tout en ne concordant pas avec nos convictions, renseignent sur le monde de la psychologie non catholique dont les efforts, difficultés, tendances et espoirs sont loin d'être suffisamment connus. Non seulement l'appréciation mais encore la charité envers nos frères dans le Christ se trouvera accrue par ces connaissances.

2. La Direction se réserve tous les droits de propriété en ce qui concerne les articles de la Revue et Collection Irénikon.

DIRECTION : Monastère d'Amay-s/Meuse (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 161.209.

ADMINISTRATION : M. Duculot, Gembloux (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 12851 ; PARIS : 800,12.

DEPOTS : Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris (FRANCE). — Messrs Mowbrays, 28, Margaret Street, London, W. 1 (ANGLETERRE). — M. van Haastert, 89, Amalia Van Solmstr., s'-Gravenhage (Hollande). — O'Donovan Bros. Inc. N° 221, Park Avenue, Baltimore, MD. (U. S. A.)



BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
AMAY - SCHOOTENHOF

Tome III. Octobre 1927. N°